

EN PREMSA A LES ACTES DEL COL·LOQUI INTERNACIONAL DE L'ASSOCIATION  
INTERNACIONALE D'ÉTUDES OCCITANES (BORDEUS 2005)

LOLA BADIA - JOAN SANTANACH - ALBERT SOLER  
(Université de Barcelone)

LE RÔLE DE L'OCCITAN DANS LA PRODUCTION ET LA DIFUSION DES ŒUVRES DE  
RAYMOND LULLE (1274-1289)\*

**1. Le premier séjour de Lulle à Paris et la crise de la diffusion 'transversale' de son œuvre**

Le séjour que Lulle passa à Paris de 1287 à 1289 a une importance décisive non seulement sur le développement de l'Art, mais aussi sur les stratégies de diffusion de toute son œuvre. Les difficultés qu'il éprouva dans la communication de son système, tel qu'il le présente dans l'*Art demonstrativa* – en effet, le public universitaire, à quelques exceptions près, se montra distant et indifférent –, sont à l'origine de la version, apparemment simplifiée, de l'étape ternaire, se situant entre l'*Ars inventiva* (1290) et l'*Ars generalis ultima* (1305-1308).<sup>1</sup> Lulle prévoyait d'entrée de jeu une sorte de conflit, puisqu'il prépara son voyage à Paris au moyen des ainsi dénommées « œuvres de transition », qui rapprochent l'Art d'un langage intellectuel proche de celui des écoles (Ruiz Simon, 1986 ; Ruiz Simon, sous presse).<sup>2</sup> L'expérience parisienne montre également un point d'inflexion dans la tactique de l'anonymat derrière laquelle se cachait l'inventeur du système ; un anonymat, mieux vaut le dire, plus rhétorique qu'effectif, comme en atteste le retentissement que son entreprise devait atteindre dans le milieu du royaume de Majorque. Lulle, qui, dans un acte d'humilité, avait commencé par occulter son profil individuel, en tous cas signa pour la première fois de son nom à Paris durant la période allant de 1287 à 1289 ; à partir de 1292, il informa régulièrement, tant dans les incipit que dans les explicit, des circonstances liées à la rédaction des diverses œuvres, et ce au fur et à mesure qu'il construisait le personnage de Raymond.<sup>3</sup>

Le latin est la langue exclusive des œuvres adressées aux professionnels du savoir de l'Université ; pourtant, quand Lulle arriva à Paris, il possédait déjà les textes du *Blaquerne* et de la *Doctrine d'enfant*, tous deux rédigés en langue vulgaire. C'est dans cette même ville et dans cette dernière langue qu'il composa le *Félix* ou *Livre des merveilles*. Il s'agit de trois œuvres adressées à un

---

\* Ce travail s'inscrit dans le projet CODITECAM (HUM2005-07480-C03-01) du Ministère espagnol d'Education et des Sciences. Il est l'œuvre de membres du SGR2005-00346 du Dursi de la Generalitat de Catalogne.

<sup>1</sup> Au sujet de Lulle à Paris : Hillgarth, 1998 ; quant à la connexion avec Pierre de Limoges : Soler, 1993. Voir le récit de la *Vita Coetanea* : ROL 8 : p. 283-284.

<sup>2</sup> Il s'agit d'œuvres comme le *Compendium seu commentum Artis demonstrativae*, le *Liber exponens figuram elementalem Artis demonstrativae* ou les *Quaestiones per Artem demonstrativam seu inventivam solubiles*. La transition affecte le modèle cosmologique, qui à l'étape ternaire est basé sur les ressemblances créées des dignités divines, et elle se manifeste aussi dans les changements que Lulle introduisit dans la considération de la constitution ontologique de l'âme humaine et des substances spirituelles (les anges). En ce qui concerne la chronologie des œuvres du cycle de l'*Art demonstrativa*, voir Bonner, 2002.

<sup>3</sup> Il s'agit de quelques lettres adressées au roi de France et à l'Université de Paris, reproduites dans les doc. 23-25 de Hillgarth, 2001, 50-58 ; voir Perarnau, 2002, en ce qui concerne la redécouverte des documents originaux. La première œuvre signée s'intitule les *Cent noms de Dieu*. Bonner, 1998 : 42, lui attribua la datation traditionnelle, trop reculée, de 1288 ; mais après Hughes, 2001, Bonner lui-même considéra ce texte comme daté de 1292. Les *Cent noms de Dieu*, de 1292, donc, et la *Table générale* catalane, de 1294, sont les textes lulliens les plus anciens d'autoattribution explicite. Voir Badia, 1995 : 366-367.

public laïque, la seconde ayant surtout une finalité explicitement didactique. Des 260 œuvres écrites par Lulle, il y en a seulement vingt et une qui ne possèdent pas de version latine médiévale et, parmi celles-ci, seuls le *Livre des démonstrations*, le *Blaquerne* et le *Félix* sont des œuvres en prose d'une envergure doctrinale respectable. Les autres sont soit des textes en vers – bien évidemment en vers occitans, mais rédigés dans un style qu'on ne pourrait confondre avec celui des troubadours –, soit des collections de prières ou d'opuscules didactiques, parmi lesquels il faut distinguer, vu le succès qu'il obtint en marge de l'Art de Raymond, le *Livre de l'ordre de chevalerie*.<sup>4</sup>

Après sa première expérience parisienne, Lulle ne retombera pas dans l'écriture d'œuvres du type du *Blaquerne* ou du *Félix*, des constructions intellectuelles ambitieuses, conçues pour la diffusion en langue vernaculaire entre les lecteurs, c'est-à-dire des laïques étrangers au monde des écoles où l'on s'exprimait en latin. C'est pourquoi, ces deux œuvres présentent une structure littéraire (celle d'une biographie, dans le cas de l'une; celle d'un livre de voyages, dans le cas de l'autre) et sont remplies d'exemples, mais aussi de références diverses, doctrinales et informatives, ayant un caractère pédagogique. Par contre, toutes les œuvres postérieures qui visaient un public laïque sont aussi pourvues d'une rédaction latine, comme c'est le cas des sermons et des œuvres théoriques sur l'homilétique, de l'*Arbre de science* (1295-1296), de l'*Arbre de philosophie d'amour* (1298) ou du *Liber natalis* (1311).<sup>5</sup> Depuis cette perspective, le *Félix* doit être considéré comme une œuvre écrite à la fin d'une étape ; ce n'est pas en vain que s'y infiltrent des symptômes de l'évolution des schémas artistiques propres aux œuvres de transition (Ruiz Simon, 1986). Le public continua d'être celui laïque du *Blaquerne*, qui a accès au savoir par la langue vulgaire ; mais, dans le *Félix*, les contenus encyclopédiques sont plus évidents ; Lulle a, en tous cas, eu grand soin de divulguer cette œuvre à un moment où il était en train de réorienter ses objectifs de production et ses stratégies de diffusion vers une nouvelle version de l'Art plus apte à être communiquée, vers la croisade et vers la prédication directe aux musulmans ; il suffit seulement de se rappeler l'épisode de la crise de Gênes et la première mission à Tunis (1294).<sup>6</sup>

Avec le *Félix*, s'achève donc une étape, celle qui va de 1274 à 1289, durant laquelle Lulle montra de profondes préoccupations didactiques et encyclopédiques, et se dédia à une divulgation parmi les laïques dans les langues de ceux-ci : depuis le *Livre du gentil*, le *Livre des démonstrations*, le *Livre de l'ordre de chevalerie* et la *Doctrine d'enfant*, écrits entre 1274 et 1276, jusqu'au *Blaquerne* et

---

<sup>4</sup> Le *Livre des démonstrations*, publié en 1930 dans *ORL* 15, occupe plus de cinq cents pages et se présente comme une branche de l'*Art abreuçada d'atobar veritat*; de fait, c'est l'unique œuvre doctrinale en roman n'ayant pas de structure littéraire (bien que remplie d'analogies métaphoriques entre les mondes physique, spirituel et divin). Au sujet du *corpus* de l'œuvre rimée de Lulle, voir *ORL* 19 et 20; à propos du contexte littéraire, Romeu, 1988; quant au rejet de la « joglaria » du chapitre 118 du *Livre de contemplation* et la récupération didactique, exemplaire et propagandiste de la littérature, voir Badia, 1992 : p.141-146.

<sup>5</sup> Au sujet des sermons lulliens, voir l'introduction de *ROL* 15 et Badia, 1992 : p.121-140; à propos des traités de prédication, *ROL* 3 et 4 et *ROL* 30. Au dernier paragraphe de l'*Arbre de philosophie d'amour*, un personnage propose de présenter le livre en latin au roi de France et en français à la reine. Il y a sept manuscrits latins de l'œuvre et cinq catalans, mais il ne reste aucune trace de la version française. Le *Liber natalis* a été conservé seulement en latin. Quant à l'*Arbre de science*, il y en a dix-sept manuscrits latins et trois catalans.

<sup>6</sup> A son retour de Paris, Lulle travaille entre Montpellier, Gênes, Tunis, Naples et Rome; voir la *Vita coetanea*, *ROL* 8 : p. 284-293.

au *Livre d'intention*, écrits entre 1276 et 1283.<sup>7</sup> Produire des versions de ce type d'œuvres dans diverses langues romanes, et non pas seulement en latin, faisait partie intégrante du projet lullien. Le *Félix* resta en dehors de ce programme puisque, comme nous le verrons par la suite, contrairement à sa version occitane, celles française, italienne et espagnole ne peuvent déjà plus être attribuées au travail de Lulle. De la version latine du *Félix*, il n'en reste aucune trace ; celle de la *Doctrine d'enfant* est datée de 1313, et donc, ne correspond pas à l'étape comprise entre 1274 et 1289 ni à la stratégie de divulgation qui lui correspond.<sup>8</sup> La version latine du *Blaquerne* est tardive et, en plus, défectueuse.<sup>9</sup> En revanche, son avant-dernier chapitre, le « Livre de l'ami et de l'aimé », offre une version latine antérieure à 1290 ; cela est dû au fait que l'œuvre est apte pour des contemplatifs et que Lulle voulu l'incorporer au *Liber psalmum Quicumque* (1288), livre apologétique lié à la visite d'une ambassade tartare entre 1287 et 1289 (Soler, 1992). La version italienne des *Commencements de médecine* ne semble pas non plus être due à la volonté de Raymond (*NEORL* 5, p. 23-26).

Comment Lulle concevait concrètement la diffusion 'transversale', c'est-à-dire en langues romanes, de ses œuvres d'ambition intellectuelle destinées à l'usage des laïques ? Au delà de l'opposition langue vernaculaire/latin, le choix entre les variétés du vulgaire au XIII<sup>e</sup> siècle, dans le milieu géopolitique de Lulle, c'est-à-dire Majorque et Montpellier avec, en arrière-fond, la Couronne d'Aragon, obéissait à des critères fonctionnels, comme nous l'enseignent les *Razos de trobar* de Raymond Vidal de Besalú. Ce traité de grammaire, adressé aux troubadours et pouvant être daté du passage du XII<sup>e</sup> au XIII<sup>e</sup> siècle, débute par un célèbre préambule sur les emplois littéraires de quelques langues romanes. Après avoir expliqué que le terme « lemozi » fait référence à l'ensemble des « parladuras » (parlers) qu'aujourd'hui nous nommons occitans (ces régions sont citées : le Limousin, la Provence, l'Auvergne et le Quercy), on y affirme que :

La parladura francesa val mais et [es] plus avinenz a far romanz et pasturellas, mas cella de Lemosin val mais per far vers et cansons et serventes. Et per totas las terras de nostre lengage son de maior autoritat li cantar de la lenga lemosina qe de neguna outra parladura. (Marshall, 1972: p. 4-6)

Lulle, qui avait été troubadour avant de se convertir à la pénitence, avait fait l'expérience directe de la « maior autoritat » de l'occitan en ce qui concerne l'écriture en vers ; cependant, il lui fut difficile de trouver ce qui pourrait être le terme de référence linguistique lorsqu'il se mit à rédiger des œuvres narratives en prose, d'assez grande ampleur et tournées vers la fiction, comme c'était le cas du « romanz », mais en même temps dotées de contenus doctrinaux (nous pensons ici au *Blaquerne* et au *Félix* et, bien que ne répondant que partiellement aux caractéristiques citées, à la *Doctrine d'enfant*).

---

<sup>7</sup> *OS I* : p. 23-34; Pring-Mill, 1991 : p. 115-278; Ruiz Simon, 1986. Voir le chap. 34 du *Blaquerne* (*ENC*, I : p. 185), où l'abbesse Natana explique que la *Doctrine d'enfant* est un excellent outil pour l'endoctrinement des religieux moins instruits, comme le sont les bonnes sœurs du roman.

<sup>8</sup> Il ne semble pas non plus que la seconde version latine médiévale de la *Doctrine d'enfant*, conservée dans les Clm. 10548 et 10549 de la Staatsbibliothek de Munich, ait un rapport avec les stratégies de divulgation lulliennes ; il s'agit d'une traduction postérieure à celle de 1313, dont l'élaboration, en plus d'être considérablement innovatrice, n'a pas dû être liée à Lulle.

<sup>9</sup> La version latine du *Blaquerne*, qui est incomplète, a été conservée dans le manuscrit Lat. III, 193 [=2787] de la Bibliothèque Nationale Marciana de Venise, un codex des débuts du XVI<sup>e</sup> siècle. Il va jusqu'à la moitié du chapitre 49 du

L'unique œuvre narrative, assez vaste, en langue vulgaire du milieu catalan-aragonais qui peut être considérée comme contemporaine, c'est la *Chronique* de Desclot, un produit de chancellerie de la seconde moitié de la décennie des années quatre-vingts du XIII<sup>e</sup> siècle, écrit en catalan et lié à la politique royale ; cette œuvre pionnière peut s'expliquer, en partie, par le précédent très singulier du *Livre des faits* de Jaume I, créé et conservé dans l'entourage immédiat des monarques de la Maison d'Aragon.<sup>10</sup> Dans le milieu occitan, ce qui se rapproche le plus de Lulle du point de vue des contenus encyclopédiques, c'est le *Bréviaire d'amour* de Matfre Ermengaud, daté de 1288 et rédigé en vers.<sup>11</sup>

Le choix de la langue vulgaire pour la prose narrative et doctrinale, dans le cas de Lulle, ne répond à aucun modèle concret de caractère littéraire – voir aussi Jean de Meun, Brunetto Latini ou Dante lui-même – et ne peut être compris que comme une décision pragmatique de caractère proprement fonctionnel, dans la lignée de ce que faisaient, d'un côté, les auteurs d'œuvres de dévotion populaire et, de l'autre, les vulgarisateurs de textes scientifiques et techniques. Ceux-ci, se trouvant partout en Europe à partir du XIII<sup>e</sup> siècle, mettaient en circulation dans diverses langues vernaculaires des *regimina sanitatis*, des traités de peste, des recueils d'antidotes ou de recettes, des traités de chirurgie, de médecine vétérinaire et de fauconnerie, des traités de marchandise, d'arithmétique, des œuvres de philosophie et d'histoire naturelle, d'alchimie, etc.<sup>12</sup> L'unique condition, c'était la « parlatura » du public : entre Majorque et Montpellier, dans les années 1274-1289, tant le catalan que l'occitan pouvaient être choisis. Cette étude tente de comprendre le choix de ces options en se basant sur ce qui apparaît dans les témoins manuscrits des œuvres de Raymond Lulle et sur ce qui peut être licitement conjecturé à propos de sa production matérielle. Nous traiterons d'abord le cas de la *Doctrina d'enfant*.

## 2. La tradition occitane de la *Doctrina d'enfant*

À propos de la *Doctrina d'enfant*, on était allé jusqu'à affirmer que la version originale était l'occitane et non pas la catalane.<sup>13</sup> Comme nous le verrons, les témoins écrits prouvent en fait le contraire. Pourtant, la qualité et la cohérence linguistiques du texte occitan conservé dans le manuscrit E. 4 Sup. de la Bibliothèque Ambrosienne, tout comme l'ancienneté du codex, daté de la fin du XIII<sup>e</sup>

---

roman. La copie s'interrompt au feuillet 75r, de sorte qu'on ne peut écarter l'hypothèse d'une perte matérielle du texte, qui pourrait avoir eu une suite.

<sup>10</sup> À propos du contexte de Desclot, voir Rubió, 1987, Coll, 1991, Philipp-Sattel 1998 et Cingolani, 2004. Quant à la composition orale du *Livre des faits* de Jaume I et son héritage textuel, voir Pujol, 1991.

<sup>11</sup> Les *Razos de trobar* elles-mêmes sont un mauvais modèle, en atteste le rejet lullien de la culture des troubadours ; il n'y a aucune monographie sur les relations entre Lulle et le *Bréviaire d'amour*; voir Ermengaud, 1981 en ce qui concerne la tradition ibérique du texte, et Badia, 2002.

<sup>12</sup> À propos de la relation entre l'œuvre en langue vulgaire de Lulle antérieure à 1290 et la spiritualité laïque, voir Soler, 1998. La production lullienne coïncide dans le temps avec le début du processus de vernacularisation de la science en catalan, mais il est possible qu'elle parte de l'expérience occitane qui semble un peu antérieure, voir Soler, sous presse, et Cifuentes, 2002. Au sujet des traductions en occitan, de caractère littéraire et réalisées à partir du XII<sup>e</sup> siècle, voir Bec, 1977a: p. 41-256; quant à celles scientifiques et techniques, voir Bec, 1987.

<sup>13</sup> Voir De Bartholomaeis, 1902 ou Zorzi, 1954. À propos du texte occitan de la *Doctrina*, voir aussi Marinoni, 1997; Tarré, 1941; Dando, 1964; Llinarès, 1974; Badia, 1992 et Santanach, sous presse. Quant aux aspects liés à la situation occupée par la tradition occitane dans l'ensemble de la tradition textuelle de la *Doctrina* et pour des détails sur les divers témoins occitans et les versions de l'œuvre qu'ils transmettent, voir *NEORL* 7.

siècle, ont contribué à nourrir des arguments en faveur de cette prise de position. À cela, il faut en plus ajouter que cette version de la *Doctrine* a joui d'une importante diffusion en territoires occitans et ce jusqu'à la fin du XV<sup>e</sup> siècle, comme en témoignent les quatre manuscrits qui en sont originaires.

Parmi ces derniers, il n'y en a qu'un, celui de Milan que nous avons déjà cité, qui est complet. En ce qui concerne les trois autres, seul le manuscrit fr. nouv. acq. 6182 de la Bibliothèque Nationale de France (*Q*), que l'on peut dater de la première moitié du XIV<sup>e</sup> siècle, devait transmettre originalement le texte entier de la *Doctrine d'enfant* ; mais, actuellement, il n'en reste que trois morceaux provenant de trois feuillets différents. En revanche, les manuscrits Douce 162 de la Bodleian Library d'Oxford (*O*) et fr. nouv. acq. 6504 de la Bibliothèque Nationale (*P*), tous deux du XV<sup>e</sup> siècle, constituent deux compilations indépendantes de textes d'origines diverses, qui comprennent un choix de quelques chapitres de la *Doctrine*.<sup>14</sup>

Le fait de disposer de quatre témoins en occitan fait surgir la question de leur filiation ; on peut en effet se demander s'ils dérivent d'une même traduction ou bien s'ils sont le produit de versions différentes. L'existence d'un original de la traduction qui soit commun à toute la tradition conservée peut représenter, de plus, un aspect capital au moment de donner une réponse sur l'existence ou pas d'une volonté bien définie de produire deux versions linguistiques différenciées, une catalane et une occitane. Malgré cela, la fragmentation de trois de ces témoins et le fait qu'ils coïncident seulement dans de très rares cas en ce qui concerne les passages conservés rendent vraiment difficile l'établissement de relations ecdotiques entre eux. Effectivement, les deux compilations, bien que l'une transmette trente-deux chapitres de l'œuvre (*O*) et l'autre sept (*P*), ne coïncident que dans le cas d'un seul de ceux-ci (le chap. 50) ;<sup>15</sup> quant au premier codex parisien cité (*Q*), on y trouve des fragments très brefs de cinq chapitres de la *Doctrine*, trois d'entre eux ayant été également transmis par le volume d'Oxford, alors qu'aucun ne nous est parvenu par la compilation conservée à Paris.

Heureusement, la détection d'erreurs de filiation qui mettent en rapport les manuscrits fragmentaires occitans avec la version complète, et, également, avec certains témoins catalans, permet de pallier cette difficulté et ainsi de se rendre compte du fait que le texte transmis par tous les codex occitans dérive d'un unique archétype. Par la suite, nous avons rassemblé différents passages critiques qui font apparaître, d'une part, le lien de parenté existant entre les témoins de la version occitane et, d'autre part, quelques erreurs de traduction indiquant que l'original de l'œuvre est, sans aucun doute, le texte catalan :<sup>16</sup>

---

<sup>14</sup> Citons les codex de la *Doctrine d'enfant* en accord avec les sigles que leur assigne Marinoni dans son édition de la version occitane de l'œuvre et qui sont reportés dans les références bibliographiques ; dans le présent contexte, ces sigles résultent être plus clairs que ceux utilisés dans l'édition critique du texte catalan de *NEORL 7*.

<sup>15</sup> Ce fut justement en se basant sur la comparaison des versions transmises du chap. 50 que Marcel Dando (1964) considéra que les versions de la *Doctrine* contenues dans les deux miscellanées de textes devaient être le résultat de traductions indépendantes ; il ne tint pas compte, pourtant, de la tendance à l'innovation que présentent ces deux versions et qui est spécialement accentuée dans le codex d'Oxford.

<sup>16</sup> En ce qui concerne l'antériorité de la version catalane par rapport à celle occitane, il est nécessaire de signaler que l'analyse de l'ensemble de la tradition a permis de constater que les témoins occitans, bien qu'un de ces manuscrits soit contemporain par rapport à Lulle, se situent dans une branche assez secondaire de la tradition ; au sujet de cette question, voir *NEORL 7*.

12, 13 Qui fos segur d'aver fils juts, amables, servidors de Deu, bona coza fora desigar fils; mas cor  
*los demés* homens del mon son en peccat, per qual rahó, doncs, fil est desirable ?

li *demei M* *ometent OQ*  
totz ho la mitat dels *P*

85, 2 A la anima son donats .iii. *poders, ço es*, memoria, enteniment e volentat

.iii. poder sens *M* *ometent PQ*  
.iiii. poders los quals son aquetz  
sen *O*

71, 7 Les gents, qui eren pegues e que no avien creensa que après la mort fossen *res*, qui ohyen so  
que Mafumet los promatia de paradís e que ressucitarien, avien pler de so que Mafumet los deya

reis *OQ* *omet P*

81, 10 Amable fil, si tu est clergue lo patrimoni que aurás de santa Esgleya te cové tenir *sospés*, que  
no torn en terra d'on es axit, per tal que sia sobrepuat a honrar e axelsar santa Esgleya e la fe catholica

sotz pes *M* *ometent PQ*  
sotz los pes *O*

Les *loci critici* cités mettent en évidence l'existence d'un antécédent commun, à partir duquel la traduction occitane a été élaborée ; cette traduction dans la langue d'oc, à son tour, a dû générer un archétype, duquel dérivent tous les témoins occitans que nous avons conservés. Tout semble indiquer, donc, que ce transfert du catalan à l'occitan est le fruit d'une volonté délibérée de disposer d'une version de l'œuvre qui soit linguistiquement différenciée de la version dans laquelle elle a été écrite. Plus loin dans cette étude, nous nous centrerons sur les relations particulières existant entre original catalan et archétype occitan qui peuvent être détectées dans la transmission lullienne.

Un autre aspect, étroitement lié avec l'effort réalisé afin de disposer d'une version occitane de la *Doctrine d'enfant*, concerne la finalité qui motiva ce transfert linguistique. Nous arrivons, docns, à parler de la personne ou des personnes qui en ont encouragé la traduction. Depuis cette perspective, il faut insister sur la remarquable ancienneté non seulement du témoin complet de la version occitane (*M*), mais aussi des deux autres traductions réalisées à partir de celle-ci. Effectivement, il existe des indices de poids indiquant que la version française de l'œuvre et une des deux traductions latines médiévales qui nous en sont arrivées furent élaborées à partir du texte occitan et non pas à partir de l'original catalan. Tant le codex occitan de l'Ambrosienne – de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle –, que l'unique manuscrit de la version française – du passage du XIII<sup>e</sup> au XIV<sup>e</sup> siècle –, et la version latine citée – datée de 1313 – sont antérieurs à la mort de Raymond Lulle.<sup>17</sup> Il est donc fort probable que le dernier,

---

<sup>17</sup> De la version française médiévale de la *Doctrine d'enfant*, on a conservé, comme on l'a dit, un unique codex, le ms. fr. 22933 de la Bibliothèque Nationale de Paris, auquel il faut ajouter deux incunables publiés – tous deux – à Paris en 1482; en ce qui concerne la version latine datée de 1313 dans le colophon, elle a été seulement transmise par un manuscrit du XV<sup>e</sup> siècle, le ms. 258 de la Bibliothèque Municipale de Lyon.

désireux de faire parvenir ses textes au plus grand nombre possible de lecteurs, ait été derrière les trois traductions.<sup>18</sup>

La conscience de différenciation linguistique que semble confirmer le processus de traduction et de transmission de la tradition occitane de la *Doctrina d'enfant* n'est, en aucun cas, contradictoire avec la proximité évidente qu'il y a entre les versions en langue occitane et catalane. C'est pourquoi, il ne faut pas s'étonner en constatant que l'antécédent d'une des sous-branches de la tradition catalane a été contaminé par un antécédent, qui n'a pas été conservé, d'une des deux ramifications qui divisent la tradition occitane – on peut affirmer que, tandis que le manuscrit *M* est l'unique témoin conservé d'une des branches, les trois autres font partie de la seconde, à laquelle appartiendrait aussi l'antécédent qui contamina la sous-branche catalane.<sup>19</sup> A cause de l'aspect fragmentaire des témoins occitans affectés, mais aussi de certains parmi ceux catalans, les indices de cette utilisation d'un manuscrit occitan comme point de comparaison durant le procédé de copie de l'antécédent des manuscrits catalans *DKN* – comme également d'*E<sup>p</sup>*, traduction espagnole partielle, et de l'édition *p*, imprimée à Palma de Majorque en 1732 –, bien que peu nombreux, sont assez éloquents.<sup>20</sup> Les manuscrits que nous connaissons de la *Doctrina d'enfant* nous montrent d'ailleurs que le premier choix linguistique de Lulle fut le catalan, bien que la traduction occitane soit très ancienne et vraisemblablement attribuable à notre auteur. En tous cas, le texte occitan est le point de départ de la version française et d'une autre parmi celles latines. Il s'agit d'une situation qui se reproduit dans le cas du *Blaquerne*.

### 3. Le *Blaquerne* occitan et sa descendance

La traduction occitane du *Livre d'Evast et Blaquerne* a été conservée dans un unique manuscrit, l'esp. 478 de la Bibliothèque Nationale de France (*P* à partir de maintenant), daté de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle. Malgré la pauvreté de ce qui nous en est arrivé, la tradition occitane du *Blaquerne* a eu une entité et une vitalité remarquables : en est la preuve le fait qu'en dérivent tant la version française de ce roman que la version latine du « Livre de l'ami et de l'aimé », opuscule mystique qui est le point culminant de l'œuvre.<sup>21</sup> Il faut, de plus, tenir compte du fait qu'il existe un autre manuscrit, le 1025 de la Bibliothèque Publique de Majorque (*D*, à partir de maintenant), daté du passage du XIV<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup>

---

<sup>18</sup> Au sujet des relations existant entre les trois versions et l'hypothétique intervention de Lulle dans leur élaboration, voir Santanach, sous presse.

<sup>19</sup> Marinoni, dans son édition de la version occitane, diverge en partie de ce regroupement ; il faut, cependant, avoir présent à l'esprit qu'elle base uniquement ses conclusions sur les témoins en langue d'oc et ne tient pas compte de ceux du reste des traditions linguistiques.

<sup>20</sup> Voir les preuves ecdotiques de cette affirmation dans l'édition de la *Doctrina d'enfant* de Joan Santanach dans *NEORL* 7, p. lxxi-cix.

<sup>21</sup> Voir Soler, 1995: p. 234-235. Il est, cependant, important de tenir compte du fait que ces versions ne dérivent ni directement ni indirectement du ms. *P*, mais bien d'un antécédent occitan de celui-ci, aujourd'hui perdu. Un remarquable indice de la relation qui existe entre les trois versions, nous le trouvons au verset 122 du « Livre de l'ami et de l'aimé », dans lequel l'ami invoque les trois puissances de l'âme, le cœur et les yeux pour qu'ils agissent sur les cinq sens afin d'honorer l'aimé. Au moment de s'adresser aux yeux, l'original catalan dit *A hulls, plorats!*, tandis que, dans *PD*, on lit *aucels plorats*, dans la version française *oisiaus plorez* et dans celle latine une forme amplifiée, *ululate omnes aves caeli*. Ces leçons

siècle, transmettant un texte qui retraduit en catalan la même version occitane du livre V du *Blaquerne*.

Divers indices révèlent, sans l'ombre du doute, le lien existant entre Lulle et la production et diffusion de la traduction occitane et de ses dérivées, française et latine. Tout d'abord, parce que durant le séjour de notre auteur à Paris, entre 1287 et 1289, la traduction française du *Blaquerne* fut réalisée, traduction conservée dans trois manuscrits complets et dans un autre reproduisant en français seulement le « Livre de l'ami et de l'aimé ». Un de ces codex, le Fr. Phill. 1911 de Berlin, Raymond l'offrit à la Chartreuse de Vauvert ; un autre, le fr. 24402 de la Bibliothèque Nationale de France, qui est l'antigraphe de l'antérieur, a appartenu à Pierre de Limoges, le premier collaborateur de Lulle à Paris. Ensuite, parce que, durant ce même séjour à Paris, la traduction en latin du « Livre de l'ami et de l'aimé », qui a été conservée dans sept manuscrits, fut également produite. Un de ces codex, le lat. 200, clas. VI de la Bibliothèque Nationale Marciana de Venise, Lulle l'envoya, depuis Paris, au duc vénitien, Pietro Gradenigo, à l'occasion de son accès à la dignité ducale en 1289 ; le manuscrit s'ouvre sur une dédicace qui pourrait être autographe.<sup>22</sup> Finalement, parce que le manuscrit occitan *P*, au feuillet 107v, contient un ex-libris d'un collaborateur de Lulle, Bernat Guerau, ce qui indique un lien indirect, si pas plus, entre le codex et Raymond.<sup>23</sup>

Il y a encore un autre indice de la relation entre Lulle et la version occitane. Dans la fiction narrative du roman, le « Livre de l'ami et de l'aimé » et l'« Art de contemplation » représentent deux œuvres écrites par le protagoniste, un Blaquerne déjà définitivement livré à la vie érémitique. Le prologue du deuxième de ces deux opuscules établit une division du texte en douze chapitres qu'il énumère : « Virtuts divines, Essencia, Unitat, Trinitat, Encarnació, *Pater noster*, *Ave Maria*, Manament, « Miserere mei Deus », Sagraments, Vertuts, Vicis » (Soler, sous presse). La version occitane et celle française comprennent en fait un chapitre supplémentaire non prévu par cette division, « De la passion de Jésus Christ », juste situé entre celui intitulé « De l'incarnation » et celui intitulé « Du *Pater noster* », alors que la version catalane de l'œuvre ne le transmet pas.<sup>24</sup> Le style et le développement de ce chapitre ne se différencient en rien des autres et, selon nous, on peut soutenir que Lulle l'ajouta au moment d'encourager la version occitane. De fait, les méthodes de travail de Raymond indiquent des

---

clairement erronées s'expliquent seulement comme une mauvaise interprétation d'une traduction occitane correcte *a vuela* déjà corrompue en occitan avec *aucels*.

<sup>22</sup> Voir un résumé des circonstances de composition et de diffusion du *Blaquerne* dans Soler, 1995: p. 28-34.

<sup>23</sup> Guerau joua le rôle de représentant de Lulle dans la paye d'un don du roi Jaume II de Majorque, en 1284 (Hillgarth, 2001: doc. 17). L'ex-libris, écrit en lettre gothique hybride peu habile, dit : « Aquest es lo libre qui es den Bernat Guerau e sera mentre Deus ho vulla » (Soler, 1995: p. 199). Voir la note 60.

<sup>24</sup> La tradition manuscrite catalane du *Blaquerne* a été réduite à un unique témoin, le ms. Hisp. 67 de la Bayerische Staatsbibliothek de Munich, des débuts du xv<sup>e</sup> siècle, dans lequel le chapitre sur la passion est absent. Cependant, nous savons que le chapitre n'apparaissait pas non plus dans d'autres exemplaires de l'œuvre aujourd'hui disparus; dans l'édition *princeps* du roman, réalisée en 1521 par le lulliste Joan Bonllavi et à partir de divers témoins (parmi lesquels *P*), en arrivant au chapitre en question, on y remarque dans la marge : « Hoc vnum caput de passione in solo vno compertum est originali [on se réfère au ms. *P*] de multis : que habuimus. Et ideo nec accusatum est in diuisione artis huius inter cetera : nec plene potuit ex illo corrigi. Parce igitur lector : et alia vetustissima consulto [*sic*] originalia : si tibi hoc vnum nostrum non placuerit. » (feuillet 127v). Le manuscrit *D* du *Blaquerne*, qui transmet une retraduction en catalan de la version occitane, transfère de manière significative le chapitre à la fin de l'« Art de contemplation ». D'autre part, la division en 12 chapitres prévue dans le prologue

procédures qui, dans certains cas, superposent les procédés de composition et de diffusion. Le fait d'ajouter des appendices à des œuvres qui étaient données pour terminées, surtout lorsqu'on en avait déjà débuté la diffusion, est une pratique que nous avons repérée à diverses occasions.<sup>25</sup> D'un autre côté, les versions française et latine de la *Doctrine d'enfant* contiennent aussi un chapitre sur la chevalerie, de style et de contenus absolument lulliens, qui n'est pas prévu dans le plan original de l'œuvre et qui n'apparaît ni dans la version catalane ni dans celle occitane.<sup>26</sup>

La traduction occitane du *Blaquerne* a dû se faire à Montpellier entre 1283 et 1287. La première date représente l'achèvement probable de l'original catalan du roman (Soler, 1991); la seconde correspond au voyage de Lulle à Paris, où il emmena un exemplaire occitan qu'il utilisa pour les versions française et latine déjà citées. En tous cas, nous pouvons être certains que l'auteur de la version occitane ne fut pas Lulle lui-même, en attestent en effet les diverses erreurs de compréhension de l'original catalan que l'on peut y détecter; de fait, le grand nombre de fautes contenues dans le sous-archétype occitan duquel dérivent les manuscrits *P* et *D* et ceux manuscrits français et latins (parmi lesquels un grand nombre de sauts du même au même) indique que Raymond ne révisa même pas la version occitane de son œuvre.

Les témoins manuscrits du *Blaquerne* et du « Livre de l'ami et de l'aimé » confirment de manière indubitable le choix linguistique de base de Lulle, le catalan, et également le recours à une version occitane – dans ce cas gérée par autrui –, qui fait office de pont vers le français et le latin, certainement dû au fait que, dans la capitale française, durant les années 1287-1289, l'occitan était une langue romane plus accessible et/ou plus prestigieuse que le catalan.

#### 4. Version littéraire, codex en parchemin, double colonne, gothique textuelle

La claire différenciation linguistique des versions occitanes de la *Doctrine d'enfant* et du *Blaquerne* et l'ancienneté des témoins qui les ont conservées permettent d'attribuer – avec différents degrés de certitude –, les deux traductions à l'initiative de Raymond. La première observation que l'on

---

n'était déjà plus respectée, ni même avant d'ajouter celui de la passion, parce que celui dédié aux trois « Vertus divines » apparaît divisé en deux dans toute la tradition manuscrite.

<sup>25</sup> Seulement deux exemples parmi tant d'autres. Dans la *Table générale*, après avoir terminé l'œuvre par l'*explicit*, il ajoute les « Conditions du premier colonel de la table » et les « Conditions du premier colonel de la troisième figure » (voir Tenge-Wolf, 2003: p. 2), parties qui n'apparaissent pas dans les manuscrits latins et qui ont une localisation forcée dans les autres manuscrits catalans; le caractère d'ajout de ces chapitres est clairement observable dans le manuscrit 1103 de la Bibliothèque Publique de Majorque. Dans le *Livre de Dieu*, le texte s'achève par un *explicit*, à la suite duquel on trouve un chapitre ajouté – « De la practica ab que mostram solvre questions artificials per aquest libre... » –; la version catalane originale est inédite et est transmise dans le manuscrit 5 de la Bibliothèque du Marquis de Vivot de Palma de Majorque (feuillet 27ra-27v. Voir la version latine dans *ROL* 21: p. 400).

<sup>26</sup> Il y a encore peu de temps, on ne connaissait que la version française de ce chapitre, considérée apocryphe malgré la datation du codex où elle est conservée, des débuts du XIV<sup>e</sup> siècle (voir l'édition de la *Doctrine d'enfant* d'Armand Llinarès, p. 26-27 et, pour le texte du chapitre, p. 175-177); le chapitre est aussi présent dans les deux éditions incunables du texte français apparues à Paris en l'an 1482 (au sujet de celles-ci, voir Schib, 1972, et Santanach, 2004). La localisation d'une version latine du même chapitre se trouvant incluse dans la traduction de 1313 a impliqué une remise en question quant à son auteur; en effet, ce chapitre fait partie de deux traductions qui auraient été, vraisemblablement, encouragées par Lulle lui-même; bien que l'antécédent commun aux versions française et latine ait été un codex de la traduction occitane, il est important de dire que le chapitre sur la chevalerie ne s'est conservé ni en occitan ni en catalan. Au sujet de ces questions, voir *NEORL* 7 et Santanach, sous presse.

peut faire est la suivante : le dialecte local de Montpellier, ville où, pour des raisons biographiques, a été probablement réalisée la traduction du *Blaquerne*, n'a rien à voir avec la langue de nos textes occitans lulliens ; nous parlons donc ici de Montpellier pour désigner un milieu culturel fréquenté par Raymond où la « parladura » d'oc était vivante en termes généraux de *koinè*.<sup>27</sup> D'autre part, les versions occitanes des originaux catalans de la *Doctrine d'enfant* et du *Blaquerne* offrent, comme nous le verrons, une extrême fidélité littérale (surtout syntaxique), qui s'explique tant par le procédé médiéval de traduction *verbum verbo* que par la proximité entre les deux variantes romanes. Et cela malgré le fait que Lulle exprima, en diverses occasions, sa conscience de la nécessité de traduire selon le sens et non selon la lettre :

Per que yo, Ramon, indigne, he fet aquest libre e e-ll fet posar en latí, emperó no letra a letra, mas sen a sen, per ço que cascun ne romanga en sa virtut e en sa rectoricha (*Llibre dels articles de la fe*, 1296, *NEORL* 3: p. 70).<sup>28</sup>

Que les traductions occitanes puissent se faire « letra a letra » , sans que ni la « virtut » ni la « rectoricha » ni le « sen » du texte en résultent altérés, impliquait probablement que celui qui les favorisait et qui les produisait, avec toute la conscience d'être en train de faire passer une œuvre à une autre langue, les percevait comme une opération intellectuelle particulière, proche de la copie.<sup>29</sup> En tous cas, tout semble indiquer que Lulle et/ou ses collaborateurs lorsqu'ils encouragèrent et achevèrent les textes occitans des deux œuvres qui nous occupent, se dédiaient à une opération linguistique singulière : exprimer dans la *koinè* d'oc un produit textuel en prose élaboré par un catalan, qui avait été troubadour et s'en était repenti pour des raisons morales et religieuses.<sup>30</sup> Il n'est pas déraisonné de penser que l'occitan dans lequel devaient être traduits la *Doctrine d'enfant* et le *Blaquerne* avait dû être, d'entrée de jeu, neutre au niveau du dialecte et contrôlé dans le style : le plus proche possible du modèle catalan.

Par un coup d'œil à la chronologie du phénomène que nous décrivons, nous pouvons constater que Lulle et/ou ses collaborateurs travaillaient, entre 1274 et 1289, juste à la limite de ce que, traditionnellement, l'on considère comme la fin de l'époque des troubadours, qui s'achève en 1300.<sup>31</sup> Avant cette date, les poètes catalans, comme Cerverí de Gérone, dominaient parfaitement la

---

<sup>27</sup> Aucun des traits locaux de l'étude classique de Mushacke, 1884, ne font l'affaire. Quant aux relations biographiques entre Lulle et Montpellier, voir Llinarès, 1987.

<sup>28</sup> « Translatus est iste tractatus de vulgari in latinum non tamen in pluribus de uerbo ad uerbum, sed ad sensum, ut rationes multiplicarentur » (*Tractatus compendiosus de articulis fidei catholicae*, *ROL* XIX: 504).

<sup>29</sup> Malgré les affinités structurelles et lexicales des deux langues, qui permettent une transposition de l'une à l'autre pouvant se faire de manière presque simultanée par rapport à l'acte de la copie (Folena, 1991: 13), il semble que le procédé de traduction du catalan en occitan comportait la préparation d'un original et d'un archétype. Cela indiquerait l'existence d'erreurs de transmission qui nous font supposer la présence d'un original correct de la traduction occitane et d'un archétype qui commet des fautes et les transmet; voir, par exemple, le cas du verset 122 du « Livre de l'ami et de l'aimé », dont nous parlons à la note 21.

<sup>30</sup> Cela ne s'identifie avec aucun des phénomènes analogues contemporains; au sujet des traductions normales en occitan et datant des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, voir la note 12. A partir du XIII<sup>e</sup>, les traductions en catalan se multiplient également, ce qui nous renseigne sur les matériaux romanesques recyclés présents dans le *Blaquerne* et dans le *Félix* (Riquer, 1964: 269-325); il ne faut pas oublier les influences croisées d'un côté et de l'autre de la frontière linguistique, Colón, 1978; Badia, 1992.

<sup>31</sup> La limite de 1300 correspond à la période généralement admise en ce qui concerne les littératures romanes médiévales ; elle est liée aux répertoires poétiques des troubadours, à partir de celui de Pillet-Carstens. Quant au cas du catalan, voir Riquer, 1964 et Cabré, 1999.

morphologie, la syntaxe et le lexique occitans ; le phénomène de l'hybridation linguistique occitano-catalane des textes poétiques, qui dura jusqu'aux premières décades du XV<sup>e</sup> siècle semble, par contre, consolidé dans le *Chansonnier de Ripoll* (1330-1350), pourtant lui-même héritier direct de Cerverí (Badia, 1983: p. 145-159). Ces circonstances peuvent nous aider à comprendre quelques phénomènes propres à ces traductions occitanes anciennes des œuvres lulliennes, phénomènes qui, vus de manière isolée, semblent contradictoires ou inexplicables.<sup>32</sup>

Dans la sixième partie de cette étude, nous expliquerons les relations entre les sept codex médiévaux qui ont conservé le *Félix* occitano-catalan et nous argumenterons également que le manuscrit Vat. lat. 9443 (*V*), qui est le plus ancien, correspond à la version occitane. Pour l'instant, il faut insister sur le fait que les versions occitanes de la *Doctrina d'enfant* (*M*), du *Blaquerne* (*P*) et du *Félix* (*V*) partagent trois caractéristiques essentielles qui déterminent la morphologie des plus anciens manuscrits lulliens : ils sont écrits sur du parchemin, à deux colonnes et avec une lettre gothique textuelle ; ils appartiennent, donc, à la première génération dans la transmission de l'*opus* lullien.<sup>33</sup> Par ailleurs, le manuscrit *P* (qui porte un ex-libris d'un collaborateur de Lulle) et le *V* présentent des dimensions, une organisation du support de l'écriture et une disposition de la page fort semblables :

	Dimensions de la page <sup>34</sup>	Composition des cahiers	Corps du texte	Lignes par colonne
<i>P</i>	286 x 207 mm	5 + 5 <sup>35</sup>	225 x 145 mm intercol. 13 mm	38
<i>V</i>	295 x 208 mm	5 + 5 <sup>36</sup>	215 x 145 mm intercol. 13 mm	41

Dans les deux volumes, le début des divers livres qui composent l'œuvre est signalé par une lettrine filigranée et par un filet en forme « de bande d'I » qui s'étend le long des marges de la page.<sup>37</sup> Les pieds-de-mouche alternent le bleu et le rouge. Il s'agit donc de codex de forme moyenne à grande, qui prouvent l'usage de moyens appréciables pour les réaliser et une volonté, qui peut facilement être reliée à leur propre auteur, de donner au *Blaquerne* et au *Félix* un aspect formel sobre, à mi-chemin

<sup>32</sup> Nous attirons l'attention sur les conditions de production et de diffusion des œuvres lulliennes en occitan. En effet, elles peuvent aider à mieux orienter les conclusions concernant les traits dialectaux de ces œuvres, point d'étude qui laisse de nombreuses et diverses interrogations (Marinoni, 1997; Metzeltin, 1974; Coronedi 1933). Par exemple, le fait de réduire la rareté de la graphie du manuscrit catalan de l'*Astronomie* lullien à une procédure accidentée de copie, *NEORL* 5: p. 133-150.

<sup>33</sup> Il faut rappeler que la version catalane originale des mêmes œuvres nous est parvenue dans des manuscrits bien plus tardifs ; le hasard qui domine la transmission des textes médiévaux explique cette circonstance.

<sup>34</sup> Comme aucun des deux manuscrits ne conserve la reliure originale, on peut supposer que les dimensions premières ont été altérées. Les mesures du corps du texte sont donc plus significatives.

<sup>35</sup> A l'exception du quatrième cahier (4 + 4) et du dernier (3 + 3).

<sup>36</sup> A l'exception du dernier cahier (4 + 4).

<sup>37</sup> La bande d'I est le « prolongement vertical d'une initiale filigranée, composé d'une série de motifs en forme de lettres I majuscules superposées; motif originaire de Paris à partir du deuxième quart du XIII<sup>e</sup> siècle. » (Careri, 2001: p. 213). Les lettrines qui marquent le début de chaque livre font entre 4 et 6 lignes de haut dans *P*, et entre 7 et 8 lignes dans *V*.

entre le livre courtois de lecture (en fait, il leur faudrait une décoration plus riche, avec illustrations, pour appartenir à ce genre) et le livre d'étude.<sup>38</sup>

Le manuscrit *M* de la *Doctrine d'enfant*, en revanche, est un volume de petit format, beaucoup plus modeste en tous sens. Il a été copié avec une lettre textuelle de petites dimensions, assez contrastée, avec un axe d'inclinaison vers la droite. La proportion qui s'établit entre ses dimensions totales (185 x 127 mm)<sup>39</sup>, le corps du texte (de 130/145 x 45/50 mm, avec un intercolonne de 5 mm), un petit interligne et le nombre de lignes par colonne (de 31 à 38) produit une notable sensation de compression.<sup>40</sup> Il présente des lettrines fourrées<sup>41</sup> réalisées en bleu et rouge, et dans certains cas avec une ornementation lilas (comme dans le f. 8v) ; la filigrane et le filet ont disparu. Les initiales sont alternativement rouges et bleues ; mais la décoration devient progressivement limitée à la couleur rouge. Nous n'avons aucun indice qui mette en relation, de manière directe ou indirecte, ce format et cette disposition avec Lulle lui-même ; il est cependant certain que, si l'on tient compte du fait que les trois codex sont, en toute probabilité, contemporains, *M*, par rapport à *P* et *V*, octroie à la *Doctrine d'enfant* un rang livresque inférieur, plus fonctionnel et moins canonique. Quoi qu'il en soit, l'ancienneté des manuscrits et les caractéristiques livresques dont nous parlons montrent que la langue des traductions occitanes de Lulle n'était pas perçue comme une anomalie intolérable.

Les manuscrits des œuvres catalanes de Lulle, d'une ancienneté comparable à celle des occitans *M* de la *Doctrine d'enfant*, *P* du *Blaquerne* et *V* du *Félix*, ont des caractéristiques formelles similaires à celles décrites à présent. Un groupe de textes attire surtout notre attention ; ceux-ci, comme Perarnau (1983 : p. 124-125) le proposa et comme l'a confirmé et spécifié Soler (2004), peuvent être attribués à la tâche d'un unique copiste, dénommé Guillem Pagès, connu spécialement pour le colophon du *Livre de contemplation* se trouvant dans les codex A. 268 inf. et D. 549 inf. de la Bibliothèque Ambrosienne de Milan. On situe Guillem Pagès à Majorque et son activité coïncide avec les visites de Raymond sur l'île. La relation entre eux deux est documentée d'après la copie de la *Table générale* du manuscrit 1103 de la Bibliothèque Publique de Majorque (Soler, sous presse a). Il existe des copies de Guillem Pagès, comme celle du *Livre de contemplation*, citée il y a peu et datée de 1280, qui, par-ci par-là, contiennent des traces graphicomorphologiques occitanes : par exemple, le

---

<sup>38</sup> Cependant, le manuscrit *P* a une réalisation moins soignée que *V* : le parchemin est plus épais et plus irrégulier et présente également quelques incongruités quant à l'emploi des lettrines et des filets pour marquer les divisions en livres (aux livres II et III, les lettrines ont une hauteur de 6 lignes tandis que dans le livre V, elle est de 4 lignes ; une lettrine et un filet sont réalisés au début du chapitre 95 sans aucune justification ; il manque, à cause d'une perte matérielle, la table des matières et le début des livres I, II et IV). *V* est écrit par une unique main, en lettre gothique textuelle arrondie et assez contrastée, de dimensions moyennes et assez régulières, qui sépare avec soin les lettres et les mots. *P* est écrit par deux mains différentes (il y a un changement au feuillet 21ra) : la première est plus arrondie et moins contrastée ; la seconde est un peu plus allongée et offre un peu plus de contrastes. Les trois mains appartiennent à un type de gothique textuelle peu formalisée, offrant des traits de personnalité et un niveau d'exécution *currens*, caractéristique de la plus ancienne écriture gothique livresque de textes en langue vulgaire.

<sup>39</sup> Dans ce cas, il faut prendre en compte le fait que, très probablement, la couverture est originale, en bois recouvert de cuir.

<sup>40</sup> La sensation va en s'accroissant à mesure que les dimensions de la lettre se font progressivement plus petites (comme si le copiste avait peur de ne pas avoir assez d'espace disponible pour la copie).

<sup>41</sup> Lettrine fourrée (« Inicial embotida ») : Lettrine dont les parties remplies sont divisées en deux sections peintes de couleur différente et séparées au moyen d'une ligne ondulée, cassée ou édentée. (Arnall, 2002: p. 143).

pronom de première personne *eu*, le *z* pour la sibilante sonore, quelques nominatifs sigmatiques, etc. En revanche, il y a d'autres œuvres, comme les *Commencements de médecine* du manuscrit Killiney B 95 de Dún Mhuire, qui se montrent complètement libres de ce type de traces occitanes (*NEORL* 5 : p.15-32).

En vue de tout cela, il est pertinent de se demander si les formes de production et de diffusion que nous connaissons comme étant propres à l'entourage lullien pourraient aider à expliquer pourquoi les versions occitanes se présentent ainsi. De fait, on a conservé l'original d'une traduction lullienne, celle en latin du *Livre de contemplation*, dans le manuscrit lat. 3348A de la Bibliothèque Nationale de France. Bien qu'il s'agisse du cas exceptionnel, dans l'ensemble du *corpus* lullien, d'une œuvre singulière par sa nature et ses dimensions, deux conclusions générales provenant de l'étude de ce codex semblent spécialement intéressantes pour le cas des traductions occitanes. D'un côté, l'intervention de divers collaborateurs dans le processus. D'un autre côté, un sens marqué tant du pratique que de l'économie dans la diffusion des textes, de sorte qu'un même codex puisse servir en même temps comme brouillon original de la traduction et comme archétype duquel on dérive des copies.<sup>42</sup> L'un et l'autre procédé suggèrent la possibilité que le *scriptorium* lullien (nous entendons ce terme dans un sens plus fonctionnel qu'institutionnel) ait développé des modes de travail qui permettraient l'obtention d'une version occitane d'une manière presque simultanée par rapport à celle catalane. La copie d'un tel modèle donnerait comme résultat une structure syntaxique presque identique et la possibilité de multiples interférences lexicales et morphologiques entre les deux versions.<sup>43</sup> Bien que nous ne connaissions aucun exemple de manuscrit de travail qui contienne une opération de ce type, Marin & Vezin (1990 : p. 309-316) décrivent la mise en page des codex bilingues du XV<sup>e</sup> siècle (latin et français) ; d'autre part, Signorini (1995 : p. 145) cite des manuscrits liturgiques anglais du XII<sup>e</sup> siècle qui présentent le texte latin avec la traduction en langue vernaculaire dans les interlignes, « nei quali la trascrizione dei due testi è avvenuta simultaneamente ».

## 5. Traduire de la prose du catalan à l'occitan entre 1274 et 1289

Pour en revenir aux textes romans conservés, les brefs fragments à trois colonnes qui suivent, empruntés aux versions catalane, occitane et française de la *Doctrine d'enfant* et du *Blaquerne*, nous montrent d'entrée de jeu jusqu'à quel point la proximité entre le catalan et l'occitan est étroite au XIII<sup>e</sup>

---

<sup>42</sup> Le volume que Lulle donna à la Chartreuse de Vauvert en 1289, selon ce qui est attesté dans le feuillet 1v, est l'original dans lequel fut réalisé un intense travail collectif, qui a impliqué l'auteur lui-même, de traduction en latin du *Livre de contemplation* et de révision de cette version ; mais, en même temps, il fut conçu déjà d'entrée de jeu comme un codex qui devait être conservé et duquel il fallait extraire des copies : c'est pour cette raison qu'il fut composé au moyen de cahiers de parchemin et de papier et qu'il fut donné au dépôt d'œuvres lulliennes de Vauvert. Voir Soler, 2005.

<sup>43</sup> Dans le *Liber contemplationis*, les frontières entre traduction et composition se dissipent sous l'intervention de Lulle lui-même dans la révision du texte latin résultant. Si cette caractéristique ne se retrouve pas dans les versions occitanes –on n'y détecte pas en effet l'intervention directe de l'auteur–, elle est pourtant bien présente dans l'ajout du chapitre sur la passion du *Blaquerne* et, selon tous les indices, dans celui sur la chevalerie inclus dans l'antécédent occitan qui fut utilisé comme original pour les traductions française et latine de la *Doctrine d'enfant* ; au sujet de ce dernier chapitre, voir ci-dessus la note 26.

siècle.<sup>44</sup> Les lettres en gras indiquent des graphies ou des solutions phonétiques, morphologiques ou lexicales distinctives par rapport aux variantes qui sont communes à l'occitan et au catalan ancien ; le souligné marque des problèmes de traduction.<sup>45</sup>

Ed. catalane	Ed. occitane	Ed. française
<p>Deus vol [que-ns <b>cuytem</b> e tra]baylem en <b>eyl</b> a servir, cor <b>la</b> vida [e]s [breu] e <b>la</b> m[ort] s'acosta a nos tots jorns, e per <b>assó</b> perdi[ment de temps deu esser] fort <b>ahirable</b>. Hon, al comensament [deu] hom mostrar a son <b>fiyl</b> les <b>cozes</b> qui son generals <b>en [lo mon] perqué sapia</b> deveylar a les specials; e fassa hom <b>configer</b> en vulgar a sson <b>fiyl</b> al comensament d'assó que apendrà, per tal que entena so que <b>configerá</b> ; enaprèss cové que a aquel sia <b>feta</b> construcció en aquel libra <b>mateyx</b>, <b>lo</b> qual sia treledat en latí, cor ennans entendrà <b>lo</b> latí.</p>	<p>Dieus vol que nos <b>treballhem</b> et nos <b>coytem</b> en <b>el</b> a servir, car <b>li</b> vida es breus e <b>li</b> mortz s'acosta a nos totz <b>jorz</b>, e per <b>ayssó</b> perdemen de temps deu esser <b>azirable</b>. On, al comensamen deu hom mostrar a son <b>fil las chausas</b> qui son generals <b>el mon per so que sapcha</b> devallar a <b>llas</b> especials; et fassa hom <b>aiostar</b> en vulgar a son <b>filh</b> al comensamen de so que apenra, per tal que entenda so que <b>aiostara</b> ; enapres <b>coven</b> que ad aquel sia <b>facha</b> construccios en aquel libre <b>meteis</b>, <b>le</b> qal sia translataz en lati, car enans en entendra <b>lo</b> lati.</p>	<p>Diex veult que nous nos travaillons et nos chastions en lui servir, car la vie est bref , et la mort s'aproche de nos toz jours, par ce <u>petit</u> de temps doit estre moult aaisable. Donc, au commencement doit on monstrier a son fiuz les choses qui sont generaus au monde pource qu'il sache descendre a eisls; et face hons son fiulz a aprendre a assembler les letres en roumanz au commencement quant il entendra mielz ce qu'il assemblera en roumanz qu'il ne feroit en latin. Et apres convient que <u>li maistres</u> li face construction en celui livre meisme, lequel livre soit translaté en latin ça en avant , car l'enfant <u>ne</u> porroit entendre le latin.</p>

Excepté une inversion d'ordre (*cuytem e trabaylem/ treballhem et ... coytem*) et une omission (*fort ahirable/azirable*), phénomènes davantage de copie que de traduction, les différences les plus notables entre les textes des deux premières colonnes résident dans un choix lexical divergent (*configer/aiostar*) – peut-être causé par la confusion du traducteur occitan entre *confegir* et *afegir* –, et dans une forme de la conjugaison (*sapia/sapcha*). Pour le reste, il s'agit de traits qui peuvent être introduits mécaniquement dans le texte catalan de départ afin de produire celui occitan d'arrivée : la graphie occitane *-z* au lieu de la catalane *-s* (*tots jorns/totz jorz*), les pluriels féminins en *-as*, la convention *lh* (ou *ilh*) pour la palatale latérale, la non-monophtongaison d'*au*, la palatalisation du groupe CA- initial, la conservation du *-s-* sonore procédant de *-D-*, *-TJ-*, ou *-C<sup>E</sup>I* latins (*ahirable/azirable*), la perte du *t* dans le groupe *-nt*, la conservation du *-n* caduque (*cové/coven*; mais *jorns/jorz* et *son/so*), la conservation du groupe latin *-ND-* (*entena/entenda*), les résultats divergents du groupe latin *-CT-* (*feta/facha*), l'article déterminé féminin *li*, l'article contracté occitan *el* face à la solution catalane *en lo*, l'équivalence phonétique entre *eix* et *is* (*mateix/mateis*), les nominatifs sigmatiques de la déclinaison occitane.<sup>46</sup>

<sup>44</sup> Le texte catalan de la *Doctrine d'enfant* est pris de *NEORL* 7: p. 7-8; celui occitan, de Marinoni, 1997: p. 5; celui français, de Llinarès, 1969: p. 35.

<sup>45</sup> Nous ne marquons pas les variantes partagées, c'est-à-dire celles qui pourraient apparaître tant dans la première que dans la deuxième colonne : par exemple, la conjonction *car/cor* dans un sens causal, les solutions *apendrà/apenra* ou *treledat/traslataz* ; c'est aussi le cas de quelques graphies *-gua/-ga-*, comme *longament/longuament* (mais pas *guarda/garda*), ou de la présence ou pas du *h* initial (*hon/on*), etc.

<sup>46</sup> Ce sont les traits distinctifs catalan/occitan qui se dégagent des plus élémentaires manuels ; par exemple, Bec, 1977: p. 29-36.

L'application correcte des marques de déclinaison tout au long de l'œuvre est un indice de l'intervention de quelqu'un qui contrôle le registre occitan. L'est également le fait que se fasse la distinction *le/lo* entre le cas sujet et le cas régime de l'article déterminé masculin (avec quelques oublis ponctuels, voir Marinoni, 1997: p. 69) : c'est une distinction authentique, mais peu courante, que nous ne trouvons ni dans le *Blaquerne*, ni dans le *Félix*. Une longue tradition d'études sur la langue de *M* permet d'affirmer que les solutions occitanes s'y appliquent de façon assez systématique (cependant, dans notre fragment, *fiyll* équivaut à *fil* et à *filh*). Cette systématisation implique pourtant une autre forme de variation; Marioni (1997 : p. 61-74), tout en interprétant comme septentrionaux certains des traits linguistiques du manuscrit *M*, affirme que sa langue « appare composita » en termes de dialectologie occitane<sup>47</sup>, comme le faisait déjà remarquer De Bartholomaeis en 1902. Sans démentir cette appréciation, Marioni situe la langue « nella zona orientale dell'Occitania », ce qui veut dire la Provence ; mais, selon cette chercheuse, nombreux sont aussi les traits qui renvoient à Toulouse ou à Narbonne, ou même à d'autres lieux. En dehors du fait que le dépouillement complet du manuscrit *M* présente des solutions difficiles de classer depuis un point de vue dialectal, la tradition des études linguistiques que suit Marioni ne permet pas d'arriver à une conclusion définitive puisqu'elle ignore, ou parfois ne prend simplement pas en compte, le fait que le texte est une traduction littérale (de plus, mot à mot) du catalan.<sup>48</sup>

Le cas du *Blaquerne* occitan – en ce qui concerne le « Livre de l'ami et de l'aimé », il faut renvoyer le lecteur au travail de Metzeltin 1974 – se révèle au premier coup d'œil légèrement différent. En effet, la discussion sur la localisation géographique de l'occitan du texte cède le pas à une alternance non systématisée de solutions occitanes et catalanes, c'est-à-dire à de légers symptômes de mélange linguistique:<sup>49</sup>

Ed. catalane	Ms. <i>P</i> occitan	Ed. française
En la forest per on anava Blaquerne, havia un castell <b>molt forts</b> , lo qual era de un cavaller, lo qual, per la força del castell e cor era forts de persona e sabia <b>molt de fet</b> d'armes, era <b>molt</b> ergullós e fahia <b>moltes</b> de	En la forest per on anava Blaquerne, avia un castell <b>mot fort</b> , lo qual era d'un cavallier, lo qual, per la forsa del castel, e car era fortz de persona e sabia <b>mot</b> de <b>faitz</b> d'armas, era <b>mot</b> ergollos e	En la forest par ou aloit Blaquerne avoit .i. mout fort chastel qui estoit a .i. chevalier qui par sa force et porce car mout savoit d'armes, et par la force du chastel, estoit mout orgueilleus et fesoit mout de torz a

<sup>47</sup> Surtout la solution caractéristique *cha* en diverses situations de palatalisation, qui sépare les dialectes du nord de ceux du sud, mais qui n'est pas étrangère aux graphies catalanes, où l'on rencontre dans un même texte *chantar*, *cantar* et *xantar*. Pourquoi les formes du parfait de l'indicatif en *-a* ne doivent pas être considérées comme catalanes (Marinoni, 1997 : p. 73) ?

<sup>48</sup> Voir aussi les verdicts sur la nature dialectale « composita » des autres témoins occitans de la *Doctrine d'enfant*, *O*, *P*, *Q* (Marinoni, 1997: 74-92).

<sup>49</sup> Le texte catalan est de Galmés, 1935-1954: I, P. 253-254; le texte occitan de *P* est de Badia, 1992: p.164 (feuillet 17v); celui français est de Llinarès, 1970: p.141. Nous avons réalisé une exploration partielle afin de vérifier la consistance de la version occitane en dépuillant systématiquement le lexique des chapitres 30-70, tout prenant aussi en compte la version française. Comme cette dernière est réalisée à partir de celle occitane, la comparaison avec le texte français permet de contrôler les lectures singulières de l'unique manuscrit occitan. Plusieurs phénomènes attirent l'attention, sans pouvoir obtenir plus de possibilités explicatives : *cogitar* en catalan donne toujours *considerar* en occitan (en français *penser*), *ventura* est l'équivalent systématique d'*aventura*, *significar* donne *demostrar* (en français *démoustrer*) et, quant à l'ordre grammatical, *ans* en catalan est toujours *abans* en occitan. Quelques preuves d'hésitation: *espia* et *espïar* donnent *gacha* et *gachar*, mais aussi *espia*; *bisbe* devient *avesque* et *bisbe*; *mostrar*, donne *ensenhar* et *mostrar*; *loch* se transforme en *loc* et *luoc*; *ovelles* donne *fedas*, mais habituellement *ovellas*; *carneçeria* devient *mazel* et *carnaseria*; *traginer* se transforme en *menador de bestias* et en *traginier*; *bugies* donne *bogies* et *simias*; *casa* correspond à *maizo*, à *alberc* et à *cambra*.

<p>injúries a tots aquells qui estaven entorn sa encontrada. Un jorn s'esdevench que'l cavaller, tot sol en son cavall, guarnit d'aquelles armes que havia acostumades a portar, féu asalt en un castell qui era de una dona que havia molt bella filla. Ventura fo que lo cavaller atrobà la donzella fora les portes del castell, ab d'altres donzelles; e pres aquella, e-n lo coll de son cavall la posà, a força de la donzella e de totes les altres, e entrà-se'n ab ella en lo gran boscatge. Gran fo lo so e l'encalç qui fo fet al cavaller per ço que li tolguesen la donzella. Dementre que lo cavaller la se'n portava, la donzella plorava e cridava molt fortment. Un scuder qui seguia lo cavaller, atès lo cavaller e combaté's ab ell; e lo cavaller nafirà e enderrochà l'escuder, e aucís-li son cavall, e tench sa via ab la donzella en vers son castell.</p>	<p>fazia motas de eniurias a totz aquells que estavan entorn sa encontrada. .i. iorn s'esdevenç que'l cavallier totz sols en son cavall, garnit d'aquelas armas que avia acostumadas a portar, fes assaut en .i. castell que era d'una dona que avia mot bela filla. Aventura fo que lo cavallier atrobe la donzella foras las portas del castell ab d'autras donzellas; e pres aquella, e-n lo col de son cavall la pauzet, a forsa de lla donzella et de totas las autras, et intret s'en ab ella en lo gran boscatge. Gran fo lo crit e l'encausament qui fon faitz al cavallier per so que li tolguesson la donzella. Dementre que lo cavallier la-n portava, la donzella plorava et cridava mot fortment. Et .i. escudier que seguia lo cavaller acosseguet lo cavallier et combatet se ab el, et lo cavallier naffret et enderroquet l'escudier, et aucis lli son caval, et tenc sa via ab la donzella vers son castell.</p>	<p>touz ceus qui manoient environ li. Un jour avint que le chevalier monta sus son cheval, garni de toutes armes et ala tout seul assaillir .i. chastel qui estoit a une dame qui avoit une mout bele fille, et avint chose que le chevalier trouva la damoisele hors des portes du chastel avec aucunes autres damoiseles. Si la prist et trossa sus le col de son cheval maugré sien et s'en entra u boschage atout la damoisele. [...]</p> <p>Et tandis con il l'emportoit, ele ploroit mout fortment, et .i. escuier qui suivoit le chevalier la consivi et se combati a lui. Mes le chevalier le navra et l'abati de son cheval, et puis tint son chemin. Si s'en ala atout la damoisele vers son chastel.</p>
---	--	---

Les éléments en gras ont la même fonction qu'avant (voir la note 45), mais nous n'avons pas indiqué l'absence de la correspondance *ll/l* lorsque le texte occitan est identique à celui catalan. Nous marquons maintenant en souligné l'absence occasionnelle de déclinaison. Dans le fragment occitan de la deuxième colonne, la correspondance mot à mot avec le catalan est presque totale ; les différences lexicales se manifestent dans la paire *so-encalç/crit-encausament* et dans le verbe *atendre/aconsegre*. Le caractère narratif du texte comporte quelques parfaits de verbes de la première conjugaison, avec la correspondance correcte entre la forme catalane en *a* et celle occitane en *e* (*atrobà/atrobet; nafirà/nafret*). La correspondance *-en/-on* de la troisième personne du pluriel dans *tolguesen/tolguesson* est également adéquate. De même, les graphies catalanes *-ch*, qui correspondent à celles occitanes *-c*, apparaissent correctement distribuées, tandis que le groupe latin *CA-*, contrairement au cas de la *Doctrine d'enfant*, ne montre pas de symptômes de palatalisation (*castel, caval, cavallier*). Nous y trouvons aussi des pluriels féminins en *-as*, la restitution occitane *au* de la monophthongaison catalane *o* (*posà/pauzet*) et bien d'autres oppositions, du style *altra/autra, molt/mot, guarnit/garnit*, etc. Mais le digraphe occitan *lh* pour la palatale latérale apparaît une seule fois, tandis que la solution *ll* se multiplie en occitan, sans qu'il y ait de correspondance phonétique (*castell, donzella, aucis lli*; dans la *Doctrine d'enfant: devallar a llas especials*). Le nominatif sigmatique est hésitant (*s'esdevenç que'l cavallier totz sols; dementre que lo cavallier la-n portava; Et .i. escudier ... acosseguet*). Le texte de la seconde colonne, bien qu'étant occitan, n'a pas la même qualité que celui de la *Doctrine d'enfant*.

D'autre part, dans la version occitane du *Blaquerne*, on a détecté quelques erreurs concernant l'interprétation de la graphie médiévale de la troisième personne du singulier du présent de l'indicatif

et du prétérit parfait catalan, qui est certes ambiguë (erreurs spécialement présentes dans le texte du « Livre de l'ami et de l'aimé » ; *plora* peut être tant la forme au présent que la forme au passé, qui aujourd'hui s'accroît). Ce phénomène met en évidence le fait que la traduction ne s'est pas réalisée au moyen de la dictée (car l'ambiguïté aurait alors été levée grâce à la prononciation), sinon par la lecture. Cette constatation nous renvoie au milieu du *scriptorium* lullien et à l'idée que le passage du texte de la première à la deuxième colonne, dans le cas du *Blaquerne*, pourrait être le résultat de l'application incomplète d'un système d'équivalences entre les deux langues qu'un copiste, pas toujours suffisamment attentif, aurait pu trouver annotées dans l'interligne d'un antigraphe de travail catalan, préparé pour être, dans un nouvel exemplaire, transformé en occitan. L'hypothèse nous renseigne sur le manque de systématisation des solutions occitanes du *Blaquerne* occitan et pourrait résoudre le mystère de la langue indéfinissable du *Félix* de la Vaticane, à propos duquel nous parlerons par la suite. Mais auparavant, il faudrait faire quelques observations au sujet des versions françaises des trois colonnes des fragments donnés.

D'abord, nous remarquons que certaines caractéristiques d'un manuscrit peuvent l'exclure d'une quelconque estimation comparative: ainsi, la version française de la *Doctrina d'enfant* crée plus de problèmes qu'elle n'en résout puisqu'elle est remplie d'erreurs et de lectures abusives, comme l'ont mis en évidence l'éditeur Armand Llinarès et Bonner (*NEORL 2* : p. xxviii). Dans le texte fourni ci-dessus, *petit* est utilisé de façon aberrante pour traduire le substantif *perdimen/perdimen* et détruit donc le sens de la phrase. Le dernier paragraphe introduit *li maistres* dans la description de la traduction de la langue vulgaire en latin, appliquée au texte de la *Doctrina d'enfant* afin que les enfants apprennent cette dernière langue. En effet, Raymond considérait la version scolaire, allant de la langue vulgaire au latin, comme un outil didactique ; pourtant, le texte français arrive à lui faire dire exactement le contraire, c'est-à-dire que *l'enfant ne porroit entendre le latin*. En dehors de ces accidents si lamentables, les versions françaises donnent, en revanche, la mesure de la proximité entre catalan et occitan : dans les trois colonnes, le nombre de solutions différentes monte en flèche et la syntaxe n'est pas superposable partout. La version française du *Blaquerne* que nous avons fournie à partir de l'édition Llinarès correspond à un manuscrit de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, très proche de Lulle, qui présente un haut degré de fidélité par rapport à son original et qui est de grande utilité pour l'établissement du texte critique catalan, actuellement entrepris par Albert Soler (en voir un exemple à la note 49).

## 6. La version occitane du Félix et le manuscrit Vat. lat 9443

Les causes du singulier mélange de catalan et d'occitan présent dans le manuscrit Vat. lat 9443, le codex en parchemin écrit à double colonne dont nous avons parlé dans le point 4 et que l'on peut dater du début du XIV<sup>e</sup> siècle, sont l'objet d'interrogations dans la bibliographie dédiée au *Félix*. Le manque de systématisation des solutions linguistiques fait en sorte que Coronedi (1933 : p. 423), après une étude des traits occitans de la langue, qu'il qualifie d'ailleurs de méridionaux et orientaux,

arrive à la conclusion que « è un testo catalano copiato da un amanuense provenzale il quale, quasi certo indipendentemente dalla sua volontà, ne ha abbondantemente provenzalizzata la lingua ». La formulation laisse dans l'incertitude de s'il faut le classer parmi les témoins catalans ou parmi ceux occitans.<sup>50</sup> Nous tenterons d'argumenter en faveur de la seconde option, en accord avec ce que nous avons exposé jusque maintenant. Nous reproduisons ici un nouvel échantillon de texte à trois colonnes : entre le catalan de gauche et le français de droite, se trouve ce qui doit être considéré comme le témoin occitan.<sup>51</sup>

Ms. <i>L</i>	Ms. <i>V</i>	Version française
<p>[1] Longament aná Felix per una via que no atrobá neguna cosa de que's maravellás, tro que esdevench en .i. camp on <b>ovelles</b> estaven en .i. <u>prat</u><sup>52</sup>, en lo qual era entrat un lop qui aquelles <b>ovelles</b> aüçeya et devorava. Pres d'aquell <u>prat</u> estava un pastor qui jahia en son <b>llit</b> et no's volia levar del <b>lit</b> per ço cor faya mal temps de <b>pluja</b> et de <b>fret</b>. Aprés del <b>loch</b> on lo pastor jahia, se combatia un <b>ca</b> ab .i. lop, lo qual <b>ca</b> <b>ladrava molt</b> fortment, per tal que'l pastor se despertás et que li ajudás contra'l lop ab qui's combatia et contra lo lop qui les ovelles auseya.</p> <p>[2] <b>Molt</b> se maravellá Felix del pastor com era tant <b>pereós</b> et tan <b>volpey</b>, que al <b>ca</b> no ajudava ni al lop les <b>ovelles</b> qui li eren comanades <u>no contrastave</u>. Et per la <b>maravella</b> que Felix havia del pastor, <b>dix</b> al pastor aquestes paraules:</p> <p>[3] – En <b>guarda</b> et en mantinença de la anima ha Deus comanat lo cors, que no'l <b>ausia</b> peccat mortal. Colpa de dampnació ha la anima si no defen lo cors pus que li es comanat. Comanat ha Jesucrist lo mon en <b>guarda</b> del apostoli et dels cardenals et de los prelatos de sancta <b>Esgleya</b>. <b>Ladren</b> los crestians qui estan pres dels <b>infeels</b>, per ço que lo</p>	<p>[1] Longuament ana Felix per .i.<sup>a</sup> via, que no atroba neguna cosa de que's meravellas, tro que esdeven en .i. camp hon <b>ovellas</b> estaven en .i. <u>parrec</u>, en lo qual era intrat .i. lop que aquelles <b>ovellas</b> ausezia e devorava. Pres d'aquell <u>parrec</u> estave .i. pastor qui jazia en son <b>lieg</b>, e no's volia levar del <b>lieg</b> per so car fazia mal temps de <b>plueia</b> e de <b>freg</b>. Pres del loc on lo pastor jazia, se combatia .i. <b>ca</b> ab .i. lop, lo qual <b>ca</b> <b>ladrava molt</b> fortment, per tal que'l pastor se despertes, e que li ajudes contra'l lop ab qui's combatia e contra lo lop qui las ovelles ausezia.</p> <p>[2] <b>Molt</b> se meravella Felix del pastor, con era tan <b>perezos</b> e tan <b>volpil</b>, que al <b>ca</b> no ajudava ni al lop, las <b>ovellas</b> qui li eran comanadas <u>no ajudava</u>. E per la meravella que Felix avia del pastor, <b>dix</b> al pastor aquestas paraulas:</p> <p>[3] – En guarda e en mantenensa del anima a comandat Deus lo cors, que no'l <b>auciza</b> peccat mortal. Colpa de damnacio ha l'anima si no defen lo cors pus que li es comanat. Comanat a Crist lo mon en <b>guarda</b> del apostoli, e dels cardenals, e dels prelatos de santa <b>Gleiza</b>. <b>Ladren</b> los crestians que estan pres dels <b>infiels</b>, per ço que lo papa e ls sants <b>homens</b> acorron</p>	<p>[1] Longuement ala Felix par une voye sans trouver nulle chose dont el se peuse esmerveillier jusquez qu'il vint en un champ ou estoit brebiz en ung <u>parrq</u> ouquel estoit entré ung loup qui les brebis occioit et devouroit. Pres du parrq estoit ung bergier qui gisoit en son lit et ne se vouloit lever pour ce que mauvais temps faisoit de pluie et de froit. De lez le bergier se combatoit ung chien a ung loup, lequel chien sangloit haultement affin que le bergier s'esveillast et qu'il lui aidast contre le loup a qui il se combatoit et contre le loup qui occioit les brebis.</p> <p>[2] Moult se meveillá Felix du bergier comment il estoit tant paresceux et tant covard que au chien n'aidoit ne <u>ne deffendoit</u> ses brebis des loups, les quelles lui estoient commandees en garde. Et adont dit Felix au bergier ces parolles:</p> <p>[3] – Dieu a mis le corps en la garde de l'ame affin qu'elle le garde que pechié mortel ne l'occie. Donc l'ame a coulpe et desert dampnacion s'elle ne deffent le corps puis qu'il lui est commandé en garde. Jesucrist a commandé le monde en garde a l'appostole, aux cardinaux er aux prelatos de sainte Eglise. Les cristines qui</p>

<sup>50</sup> La *DBLlull* le considérait initialement catalan, tout comme les *OS II*: p. 17.

<sup>51</sup> A gauche, l'édition du *Félix* basée sur le ms. Add. 16428 du British Museum (*L*), au milieu le texte du ms. Vat. Lat. 9443 (*V*), à droite la traduction française du xv<sup>e</sup> du ms. fr. 189 de la Bibliothèque Nationale.

<sup>52</sup> Dans les mss. de la branche *α*, *ABC**V*, on lit deux fois *parrec* face à la lecture *facilior prat* de la branche *β*, qui correspond aux mss. *LMS*. Nous n'avons pas corrigé le texte critique afin de montrer que le texte français adopte la lecture de *α*.

papa e-ls sants homes acorren et destruen totes les errós qui son contra la fe christiana. Pietat et dolor he de les ovelles que veig **ouciure** al lop et del **ca** qui-s combat, cor no es qui li ajud. Gran maraveilla he del **ca**, qui no ha rahó, com es conexent et fa l'ofici qui li es comanat et com tu, pastor, no fas l'ofici qui t'es comanat.

[4] Aytals paraules et moltes d'**altres dix** Felix al pastor, lo qual **menyspreá** totes les paraules que Felix li hac dites, et **tench** Felix per foll et **dix**-li paraules vilanes et menaçá-li ergullosament, en tal manera que Felix hac **pahor** de morir.

[5] Partí-s Felix del pastor despagat et **maravellá**-s per qual **cosa** ni natura lo pastor havia tan desordenada entenció. Et adonchs Felix desirá saber la natura d'ome e-l esser humá, per ço que pogués haver **conexença** de la occasió per la qual home **cau** en peccat o fa bones hobres.

[6] Dementre que Felix anava enaxí consirós et **desirós** de saber **ço** que es home, **ell** encontrá en la via dos **homens** qui-s contrastaven; la un d'aquells **homens** havia a nom **Poch-m'o-preu** et l'**altre** havia nom Diria-hom. Ffelix saludá en **Poch-m'o-preu** et en Diria-hom et per lo gran contrast que era enfre amdós, no li reteren les salutz. Felix **escoltá** lurs paraules, per **ço** que en aquelles paraules pogués entendre alguna **cosa** de que-s pogués meravellar.

e destruo[n] totes les errors que son contra la sancta fe crestiana. Pietat e dolor e de **las ovelles** que **veg aucire** al lop, e del **ca** qui-s combat, car no es qui li ajud. Gran **meravella ei** del **ca**, qui no ha razo, con es **conoixent** e fa-l ofici qui li es comanat e con tu, pastor, no fas l'**ufici** qui t'es comandat.

[4] Aitals paraules e moltes d'**autras dis** Felix al pastor, lo qual **menspreza** totes las paraulas que Felix hac ditas, e **tenc** Felix per fol, e **dis**-li paraulas vilanas, e menassa li ergullozament, en tal manera que Felix ac **pahor** de morir.

[5] Partí-s Felix del pastor **molt** despagat, e **meraveilla**-s per qual **causa** ni natura lo pastor avia tan dezordenada entencio. E adoncs Felix **dezira** saber la natura d'ome, e l'esser huma, per ço que pogues aver **conoixensa** de la ocazio per la qual home **catz** en peccat o fa bonas obras.

[6] Dementre Felix anava enassi consiros e **dezijos** de saber **so** que es home, **el** encontra en la via .ii. homes qui-s contrastavan; la .i. d'aquels homes avia nom **Poch-ma-preu**, e l'**autre** havia nom Diria-hom. Felix saluda en **Poch-m'o-preu** e en Diria-hom e per lo gran contrast que ere emframdos, no li reteren **las salutz**. Felix **escouta** lurs paraulas, per **so** que en aquellas paraulas pogues entendre alguna **causa** de que-s pogues meravellar.

son pres des mescreants crient et brayent pour ce que l'appostolle et les saintcs hommes ne destruent les erreurs qui sont contre la foi catholique. Grant pitié et grant douleur ai des brebis qui je voy occire aux loups et du chien qui se combat et n'est nul que lui aide. Grant merveille ai du chien qui n'a point de raison comment il fait son office, et tu, bergier, ne fais l'office qui t'est commandée.

[4] Ces parolles et moultcs d'autres dist Felix au bergier, lerquel mesprisá les parolles que Felix luidisoit, et tint Felix a fol et lui dist villanes parolles et le menaçá, si que Felix eut paouor de morir.

[5] **Moult** dolant se party Felix du bergier et s'esmerveilla par quele chose et par quele nature le bergier avoit tant dedordonée entencion. Et adont desirá Felix savoir la nature de l'omme et l'estre humain, affin qu'il peusist avoir congnoissance de l'achoisson par quoy homme chiet en pechié ou fait bonnes euvres.

[6] Tandis comme Felix aloit ainsi pensif et desiroit savoir quele chose est homme, il encontra en sa voye deux hommes qui escriuoient; l'un de ces deuz hommes avoit a nom Ne-me'n-chault et l'autre avoit a nom On-em-parleroit. Felix salua Ne-me'n-chault et On-em-parleroit et pour la grant raencour et tençon qui estoit entr'eulx deux ne resaluerent point Felix. Felix escouta leurs parolles a celle fin qu'il y peusist entendre aucune chose dont il se peust esmerveillier.

Les éléments en gras marquent à nouveau les correspondances linguistiques que nous avons glosées à propos de la *Doctrine d'enfant* et du *Blaquerne* (voir la note 45); en revanche, le souligné indique maintenant des questions ecdotiques (voir la note 58), car la déclinaison sigmatique est complètement absente (*V*: en lo qual era intrat .i. lop, au lieu de *lops*). La seconde colonne (*V*) se situe du côté occitan et la première (*L*) du côté catalan : en ce qui concerne les pluriels féminins en *-as*, la maintenance du *-s-* sonore provenant de *-D-*, *-TJ-*, ou *-C<sup>E1</sup>* latins (*jahia/jazia*; *rahó/razo*) la désinence

-on de troisième personne (*acorren/acorron*), la voyelle thématique de l'imparfait du subjonctif de la première conjugaison (*despertás/despertes; ajudás/ajudes*); les diphtongues (*lit/lieg; cosa/cauza; pluja/plueia*) et les oppositions du type *altra/autra, escolta/escouta, cau/catz*. Dans la deuxième colonne, on remarque, cependant, en ce qui concerne le champ lexical, le choix d'*ovellas* (qui est le terme qui coïncide avec le catalan, face à la spécification occitane *fedas*, voir la note 49; de même que *despertar* face à *reisidar*), la maintenance de solutions phonétiques catalanes en alternance avec les occitanes (la première fois qu'apparaît le terme, nous lisons *comandat*, avec le groupe -ND-, mais plus loin nous trouvons, répété, *comanat*; la première personne du présent de l'indicatif d'*aver* est *e* et aussi *ei*; *dix* équivaut à *dix* et à *dis*; *ladrar* ne devient pas *lairar*; *ca* ne présente pas de -n caduque; *homes* catalan apparaît écrit *homens* dans *V* et également vice versa; *molt* et *moltes* sont invariables), quelques formes morphologiques catalanes (*atroba* pour *atrobet*; *meravella* pour *meravellet*; *menspreza* pour *mensprezet*; *veg* au lieu de *vei*, du verbe *vezer*) et diverses solutions graphiques également catalanes (*conoixent* pour *conoissent*; *meravellar* pour *meravelhar* – mais aussi *maraveilla* en catalan –; *Poch-ma-preu*, avec -ch, la neutralisation du *e* en *a* et la forme catalane *preu* au lieu de *pretz*). Si nous lisons la traduction française de la troisième colonne, très élaborée et authentique, datée du XV<sup>e</sup>, nous verrons comme la syntaxe et le lexique s'éloignent de *L* et de *V* (par exemple, dans les noms *Poc-m'ho-preu* et *Diria-hom*, qui deviennent *Ne-me'n chault* et *On-em-parleroit*).<sup>53</sup>

En vue de ce que nous venons d'exposer, il ne résulte productif de mettre en rapport le mélange linguistique de *V* avec aucune des formes de 'mixtelinguisme' médiéval que nous connaissons, tant celles qui obéissent à un dessein esthétique (les vers plurilingues des troubadours), que celles qui sont le fruit d'une convention créée par l'usage (le mélange de latin et de langue vernaculaire des sermons ou de certains traités scientifiques, le francovénète de l'épique et du récit du nord-est de l'Italie, du XIII<sup>e</sup> au XIV<sup>e</sup> siècle, ou encore la langue hybride des poètes catalans).<sup>54</sup> Il ne semble pas non plus garant de succès tenter de situer dans la géographie dialectale occitane – dans le cas de *V*, il faudrait penser à la frontière occitano-catalane – le tableau de variation que nous avons ébauché, et ce non seulement parce que l'élément graphique joue un rôle important dans les traits catalans de *V*, mais aussi parce que les solutions occitanes apparaissent d'une façon non constante et aléatoire et que les dialectes de type 'arlequin' n'existent pas. L'explication que nous proposons passe par le *scriptorium* lullien, dans lequel il y aurait eu un exemplaire catalan convenablement préparé afin d'obtenir également un exemplaire occitan de l'œuvre. *V* incorpora seulement partiellement les équivalences prévues et le résultat fut un texte arbitrairement mixte, et pourtant compréhensible tant depuis le catalan que depuis l'occitan. Cette forme singulière d'accident de copie alimente toutes les interrogations possibles concernant la compétence linguistique et dialectale du copiste qui la créa; on peut l'appliquer sans problème au cas de la production du manuscrit *P* du *Blaquerne*, qui alterne aussi

<sup>53</sup> Voir Schib, 1969 pour cette version française. Du *Félix*, on en a aussi conservé une version italienne médiévale, en trois manuscrits, et une espagnole, témoins éloignés du problème duquel nous discutons ici; voir Brancaleone, 2002 et Perarnau, 1985.

des solutions catalanes et occitanes, et au cas d'une remise en question du profil dialectal du manuscrit *M* de la *Doctrina d'enfant*.

Avant de conclure que *V* est une copie accidentée de la version occitane du *Félix* en préparation dans le *scriptorium* de Lulle, sous l'impulsion de ce dernier ou de ses collaborateurs, il faut donner une réponse quant à la place qu'avait notre manuscrit dans le tableau de la transmission du roman. Comme Bonner (OS II : p.15) l'a déjà fait remarquer, les sept manuscrits médiévaux du *Félix* se regroupent en deux branches.<sup>55</sup> La branche  $\alpha$  (*ABCIV*) est représentée surtout par deux codex, *A* et *B*, conservés à Majorque, qui ont été à la base des éditions de Jeroni Rosselló et de Salvador Galmés. Dans *OS*, Bonner a confronté ces témoins avec *V*, et avec certains représentants de l'autre branche, la  $\beta$  (*LS*).<sup>56</sup> Les deux codex majorquins *A* et *B*, respectivement de 1367 et de 1458, partagent beaucoup de lectures ; certaines de ces lectures sont dues au fait que les deux témoins appartiennent à la même branche de transmission et d'autres au fait qu'elles représentent en elles-mêmes des innovations de *B* qui ont été reportées sur *A* par une main postérieure. Le copiste de *B*, en effet, amplifie avec de petites phrases de liaison, modernise la langue et glose par-ci par-là. La confrontation des deux codex avec *V*, qui est plus ancien et plus proche du texte original, permet de distinguer les lectures originales des innovations du XV<sup>e</sup>, et ce bien que *V* ait aussi été l'objet de corrections de la part de lecteurs postérieurs, qui ont ajouté des annotations dans les marges. Le dernier manuscrit de la branche  $\alpha$ , *C*, de la Bibliothèque Corsiniana de Rome, est l'œuvre d'un copiste tardif qui innove et omet des passages problématiques. A l'intérieur de sa branche, *V* offre donc de très bonnes lectures et, s'il faut l'exclure comme manuscrit de base, c'est à cause de la constante interférence entre solutions occitanes et catalanes, ce qui ne rend pas viable une édition critique telle que nous l'entendons au XXI<sup>e</sup> siècle. La partielle *recensio* du *Félix* que nous avons réalisée nous indique que les manuscrits de la branche  $\alpha$  présentent des traces de langue occitane. En voici deux exemples tirés de l'édition du *Félix*, elle-même basée sur le témoin *L* :

VIII, pròleg,11 Diria-hom se calçá calçes vermelles que portava et calçá:s unes çabates *pintades*  
penchas *V*  
penchades *A*, *esmenat en pinchades A'*  
*pintades BC MLS*

Le manuscrit *A* conserve la solution occitane qu'il partage avec *V* ; les manuscrits du XV<sup>e</sup> siècle catalanisent la forme et, également, la main correctrice d'*A*, *A'* ; la branche  $\beta$  ne reproduit pas la forme occitane.

IX,116,9 aquelles maneres son tantes e tan grans que *io* no les te poria membrar ni afigurar  
*leu AB*  
*io LM manca CS*  
*ieu V*

L'antécédent de *LM*,  $\beta$ , a donné l'équivalent catalan du pronom occitan de première personne *ieu*, tandis que  $\alpha$  l'a lu de manière erronée *leu*.

---

<sup>54</sup> Voir à titre indicatif Rossich, 2002 ; Lazzarini, 1971 ; Ruggieri, 1962 ; Riquer, 1964.

<sup>55</sup> La *recensio* des livres 1-2 et 9-10 de l'œuvre que Xavier Bonillo a réalisée dans sa thèse doctorale –dont la lecture se fera prochainement dans le Département de Philologie Catalane de l'Université de Barcelone– confirme cela.

<sup>56</sup> Voir la liste des mss. du *Félix* dans les références bibliographiques. Bonner laissa seulement de côté les codex *C* et *M*.

L'exclusion du lexique non catalan dans les trois témoins de  $\beta$ , *LMS*, donne lieu, dans les premières pages de l'œuvre, à une catalanisation déficiente du terme *azalta*, l'adjectif en usage chez les troubadours avec lequel Raymond qualifie la courageuse bergère dévorée par le loup, au début du livre I, inspirée par le motif du genre des troubadours, la *pastorela* (Riquer, 1964 : I, p. 294). *ABC* donnent la lecture authentique *azalta*, tandis que *LMS* propose *santa*, ce qui représente une catalanisation *facilior*.<sup>57</sup> Les preuves textuelles de la persistance de traits catalans dans la branche  $\alpha$  et de leur absence dans la  $\beta$  sont peu abondantes parce que les témoins qui nous sont parvenus datent de la seconde moitié du XIV<sup>e</sup> et du XV<sup>e</sup> et que la plupart d'entre eux ont été collationnés les uns sur les antécédents des autres.

C'est dans ce contexte qu'il faut considérer le texte de *V* comme un témoin accidenté du texte occitan du *Félix* ; il a dû être prévu par Lulle de la même façon que ceux des deux autres œuvres dont nous avons parlé, la *Doctrine d'enfant* et le *Blaquerne*, et ce lors de l'achèvement de la période dédiée à sa carrière intellectuelle durant laquelle il était principalement intéressé par la production d'œuvres de grand essor, dirigées à un public laïque et lecteur en langue vernaculaire.<sup>58</sup>

La tradition philologique a souvent donné des explications peu satisfaisantes au sujet des interférences entre catalan et occitan rencontrées dans les originaux lulliens (Badia, 1992 : p. 159-162) ; le présent article montre que la confusion entre ces deux langues dans la tradition textuelle lullienne vient de si loin qu'elle remonte pratiquement au *scriptorium* où travaillaient l'auteur et ses collaborateurs. C'est un domaine qu'il faut mettre en rapport avec la convergence des procédures de composition et de divulgation des œuvres lulliennes, phénomène auquel nous avons fait référence de manière répétée. Ce dernier donne lieu à une interaction entre les versions catalane et occitane que nous liions avec le fait que les textes soient identiques du point de vue syntaxique et que, dans les trois versions occitanes qui ont été conservées dans des manuscrits proches de la période lullienne, l'on y observe, bien que dans des proportions différentes, des interférences linguistiques.

Ce qui nous rapproche le plus du procédé de production des versions occitanes des œuvres lulliennes comprises entre 1274 et 1289, c'est ce que nous indiquent les codex *M* de la *Doctrine d'enfant*, *P* du *Blaquerne* et *V* du *Félix*, en tenant compte de trois éléments : la date que nous leur attribuons – des débuts du XVI<sup>e</sup> siècle, comme limite maximale –, le caractère exceptionnel, à l'époque, de la traduction en occitan de prose catalane d'auteur et, enfin, nos connaissances des méthodes de travail du *scriptorium* de Raymond Lulle.<sup>59</sup> On dispose de peu de renseignements au sujet

---

<sup>57</sup> Une main postérieure corrige dans *C azalta* en *santa*, signal qu'au XV<sup>e</sup> siècle le mot était peu intelligible, bien que nous le trouvions encore dans le manuscrit 69 de la Bayerische Staatsbibliothek de Munich, une copie du *Félix* du XVII<sup>e</sup> siècle, qui dépend de *V(T)*.

<sup>58</sup> Pour revenir aux trois colonnes du *Félix* : les mots qui y sont soulignés correspondent aux passages critiques, desquels on déduit que le texte français partage trois lectures avec la branche  $\alpha$ , représentée par *V*. Vu le degré d'élaboration de la version et son caractère tardif, on ne peut presque rien vérifier de plus à propos de son antécédent à l'intérieur de ce groupe. Nous avons déjà mentionné à la note 53 les versions médiévales du *Félix* en italien et en espagnol, produites en marge des programmes proprement lulliens.

<sup>59</sup> Au fil des ans, la conscience de différenciation entre les deux versions s'est perdue et les exemplaires occitans ont été perçus comme étant catalans archaïques (ou comme 'limousins', cas Bonllavi ; voir Soler 1995a). Il est certain que

de l'histoire du manuscrit *V* (Compagna, 1992) et nous ne savons rien sur la « parladura » de ceux qui le lisèrent aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, mais qu'un des premiers possesseurs – peut-être même le premier – du manuscrit occitan du *Blaquerne* (*P*) ait été un majorquin nous semble révélateur de l'emploi indifférencié des deux versions de la part de quelques lecteurs, capables de comprendre aussi bien l'une que l'autre.<sup>60</sup> Il est indubitable que Lulle était conscient de l'existence de deux langues différenciées, catalan et occitan, et que, pour cette raison, il encourageait la traduction d'œuvres d'une langue à l'autre. Quant aux copistes et lecteurs, ils avaient beau avoir des compétences dans une ou l'autre langue ou simplement la comprendre par similitude, ils étaient avant tout catalans ou occitans de naissance. L'accès au format livresque représentait, pourtant, une sanction pour ces versions, c'est-à-dire une autorisation portant sur la langue dans laquelle celles-ci étaient réalisées ; cette langue « mélangée », puisque présentant des interférences qu'aujourd'hui nous considérons aberrantes, était donc accepté sans difficulté.

était donc acceptée sans difficulté bien qu'elle ait présenté Au moment de proposer un *stemma codicum* du *Félix*, il faudra garder présent à l'esprit le fait que, à une période proche de l'achèvement de l'œuvre, l'on prépara un codex qui était en fait un double antigraphe puisqu'il présentait les équivalences occitanes, totalement ou partiellement marquées dans l'interligne ou dans les marges. Cet antigraphe pourrait avoir été directement l'archétype  $x$  ; le copiste de  $\alpha$  aurait reçu l'ordre de produire un texte occitan (et il ne le fit pas totalement) et celui de  $\beta$  l'ordre de réaliser un texte catalan (ce qu'il fit). Mais, dans ce cas, il serait nécessaire d'expliquer la raison pour laquelle  $\beta$  efface toutes les traces propres à l'occitan.<sup>61</sup> L'antigraphe avec les équivalences occitanes aurait aussi pu être  $\alpha$ , ce qui laisse alors la branche  $\beta$  en dehors de toute discussion. Dans ce cas, ce serait le copiste de *V* ou de son antécédent qui aurait été chargé de produire la version occitane ; quant à celui de l'antécédent d'*A*, il aurait été chargé de réaliser celle catalane : tous deux firent cela en partie. Le peu de traces occitanes dans les témoins *BC*, bien que ceux-ci soient tardifs et novateurs, nous permet de proposer une troisième situation pour le double antigraphe, c'est-à-dire  $\gamma$ , un antécédent commun d'*AV*.<sup>62</sup> Nous savons que *V*, un des apoglyphes du codex présentant la double solution linguistique, incorpora

---

la recatalanisation d'un exemplaire occitan du *Blaquerne* qui s'observe dans le ms. *D* représente une pure opération de modernisation de la langue ; en aucun cas celui qui la réalisait avait conscience d'être en train de traduire. D'un autre côté, nous ne savons pas jusqu'à quel point existait cette conscience d'utiliser un témoin dans une langue différente lorsque l'on contaminait une des sous-branches de la tradition catalane de la *Doctrina d'enfant* avec un témoin de la traduction occitane, duquel nous avons déjà parlé à la fin du chapitre 2 ; on ne peut écarter la possibilité, évidemment, que cet antécédent ait subi une processus de 'modernisation' parallèle à celui du ms. *D* du *Blaquerne*.

<sup>60</sup> D'après ce que nous savons du tel Bernat Guerau, il se trouvait à la cour de Jaume II de Majorque en absence de Lulle. Le prénom et le nom de ce personnage semblent plus être originaires de Majorque que de Montpellier. Voir la note 23.

<sup>61</sup> Ses descendants *L*, *M* et *S* offrent quelques solutions catalanes archaïques qui coïncident avec l'occitan et qui ne sont pas significatives, comme *Deus* alternant avec *Deu*, le vocatif *senyer*, les graphies avec *z*, etc. La mauvaise adaptation du terme *azalta*, commentée antérieurement, serait un indice de la volonté catalanisante de  $\beta$ .

<sup>62</sup> Tant dans le cas de la *Doctrina d'enfant* que dans celui du *Blaquerne*, les traductions occitanes ne partent pas de l'original, mais se situent plus bas dans le *stemma*. Le cas de la *Doctrina* indique spécialement que l'on a fait diverses copies de l'œuvre entre la composition du texte et la traduction occitane. Nous rappelons que Raymond employa ces traductions occitanes comme originaux, témoins peu contrôlés et éloignés de l'archétype, et que, au moment de faire faire les versions française et latine, il procéda de la même façon ; en effet, l'original de ces traductions est une des copies occitanes, et pas l'archétype. Donner la priorité à la diffusion et à la fonctionnalité des copies et des traductions peut avoir des répercussions négatives sur le contrôle des textes.

seulement une partie des traits occitans qu'il fallait, tandis que l'autre, *A*, qui textuellement doit être regroupé avec *V*, opta presque toujours pour les solutions catalanes. Quelle que soit sa situation dans le *stemma*, peut-être que le codex qui a fini par donner lieu au texte occitan accidenté n'était pas assez bien préparé pour servir cette fonction, et il se peut qu'il faille mettre en rapport cette irrégularité avec le fait que le *Félix* fut écrit à la fin d'une étape, comme nous l'expliquons dans la partie 1.

Nous terminons notre approche de la production des textes occitans dans le *scriptorium* de Raymond Lulle (1274-1289) avec deux annonces de traductions occitanes ébauchées, mais non conservées dans leur forme complète – une révision minutieuse des manuscrits médiévaux lulliens nous permettrait de les élargir. En premier lieu, le cas du *Livre d'intention*, daté d'entre 1276 et 1283. Il s'agit d'une œuvre éditée dans la *MOG VI* : p. 537-560 (il y a seize manuscrits latins) et, en catalan, dans les *ORL 18* : p. 1-66 (il y a quinze manuscrits, parmi lesquels douze médiévaux). Dans le manuscrit Hisp. 61 de la Bayerische Staatsbibliothek de Munich, aux feuillets 83-84, il y a un fragment d'une version du *Livre d'intention*, dans une langue qui alterne les traits catalans et ceux occitans – comme le montrent les morceaux que transcrivit Perarnau (1982-1986: I, p. 70) –, ce qui lui vaut le qualificatif de « version rapprochée du provençal ». <sup>63</sup> L'autre indice renvoie aux *Proverbis de Ramon*, œuvre écrite à Rome, probablement en 1296. La version latine, conservée dans trente et un manuscrits, dispose de nombreuses éditions anciennes, dont celle de la *MOG VI*: p. 283-413. La version catalane, publiée dans *ORL 14*: p. 1-324, a été conservée dans deux manuscrits, parmi ceux-ci le Hisp. 59 de la Bayerische Staatsbibliothek de Munich, qui est de la première moitié du XIV<sup>e</sup> siècle et qui contient, dans le feuillet 1r, le commencement d'une version occitane de l'œuvre, qui a été ensuite copiée entièrement en catalan. Entre le fragment occitan et le texte catalan, il y a des rapports textuels, d'erreurs et de corrections (Perarnau, 1982-1986: I, p. 56-57).

## 7. Récapitulation

Il y a une période de la production de notre auteur, qui se termine avec son premier séjour à Paris de 1287-1289, durant laquelle il écrivit de longues œuvres en prose, d'ambition intellectuelle et destinées à des lecteurs laïques provenant de son environnement immédiat, c'est-à-dire de langue maternelle catalane (à Majorque) et occitane (à Montpellier). Les études textuelles et linguistiques des témoins les plus anciens de deux de ces œuvres, la *Doctrine d'enfant* et le *Blaquerne*, avec le « Livre

---

<sup>63</sup> Un échantillon du feuillet 83 du ms. Hisp. 61 de Munich: « Considerant jasent en mon lit fuy membrant con lo mon es en torbat stament per privacion de vera intencion absentada al human inteniment, per deffalhiment de voler desordonat e membrar e entendre; car pochs son los homens que sian en bon stament segons comparacio d'aquels que torban lo mon, que en lurs hobras non an vera intencion. Per aso es a mi molt temable lo deffalhiment que es en lo mon e tem mi que lo mon, filh, que natura mi fa amable e que novellament ven en lo mon, aja defalhiment de intencion, e per ayso fauc aquest libre en lo cal sapia mon filh conoyser intencion; per la cal conoyssensa, son voller la vulla amar, servir e mostrar a llas gents. En remembransa de las .v. naffras de nostro sennhor Jhesu Christ, que es Deu e hom, departem aquest libre en .v. capitols consequents; asso es: divicio, Deu, creacio, incarnacion, temptacion. Amable filh, aquests .v. capitols de intencion son bastants a aver doctrina e hus de intencion; e en tot cant cogitaras, parllaras ho faras, ti sforssa a haver hordon[...] e vera intencion e non li sias injurios ni deshobedient, car hor ni argent, castels ni ciutats, emperis ni regnes ni honraments, vida ni delictamens non vallon tant con fa vera e devotta e ahordonada intencion fortificada en human corage an deslberacion de franch arbitre en justificat remembrat voller e entendre ».

de l'ami et de l'aimé », permettent d'affirmer que l'original était catalan et que la version occitane fut produite immédiatement après dans l'entourage de Lulle lui-même. Cette version occitane devint, à son tour, l'original des traductions en français et en latin. Dans le cas du *Félix*, écrit à Paris à la fin de l'étape, nous conservons six témoins catalans des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles et un très ancien, qui avait été programmé afin de devenir la version occitane de l'œuvre, mais qui, par erreur, incorpore seulement partiellement les équivalences du catalan de départ ; de sorte que le résultat est une langue accidentellement hybride, faite de catalan et d'occitan, qui ne correspond à aucune réalité dialectale ni à aucune forme de mélange linguistique documentée.

Les manuscrits occitans *M* de la *Doctrine d'enfant*, *P* du *Blaquerne* et *V* du *Félix*, qui peuvent être datés d'avant le début du XIV<sup>e</sup> siècle, sont écrits sur du parchemin, en double colonne et en lettre gothique textuelle. Tandis que le premier est de facture plus simple et plus négligée, les deux autres ont des caractéristiques formelles presque identiques, à mi-chemin entre le livre courtois de lecture et le livre d'étude. Ces constatations codicologiques et paléographiques confirment qu'il s'agit bien de traductions anciennes, liées directement à Lulle ; leurs caractéristiques, en fait, doivent être mises en rapport avec la constitution du texte des trois œuvres en question et non avec les avatars de la transmission. Cela permet d'observer qu'il existait dans le *scriptorium* de Raymond une conscience très marquée quant à la distinction entre catalan et occitan, en atteste le fait qu'on y produisait des versions dans ces deux langues.

Bien que nous sachions que Lulle, dans le cas du latin, était partisan de la traduction selon le sens et non de celle littérale, la méthode qu'il fit servir dans ses traductions du catalan à l'occitan est la version mot à mot ; celle-ci est rendue possible grâce à la grande proximité entre les deux variantes romanes, qui au XIII<sup>e</sup> siècle avaient la majorité des structures syntaxiques en commun. L'opération consiste à appliquer un répertoire systématique d'équivalences graphiques, morphologiques et lexicales, ce qui, si on l'exécute en connaissance de cause, peut engendrer un occitan parfaitement apte à être homologué, comme c'est le cas dans la *Doctrine d'enfant*.

Les informations que nous avons jusque maintenant font penser que les traductions occitanes de prose catalane lullienne, tant doctrinale que narrative, faites entre 1274 et 1289, représentaient une expérience pionnière, ce qui oblige à nous interroger sur le modèle culturel et linguistique de ces traductions. Si les œuvres catalanes de départ étaient déjà une innovation en elles-mêmes, il semble que la littéralité de la version doit être mise en rapport avec la précaution élémentaire de s'écarter au minimum d'un modèle qui vient d'être forgé. En tous cas, la fidélité maximale à l'original facilitait le processus de traduction. Quant à la qualité de l'occitan d'arrivée, ce que nous savons avec certitude, c'est que Lulle évitait le registre stylistique propre aux troubadours – ce que l'on observe clairement quand il retourna au vers occitan avec *Lo desconhort*, de 1295 – et qu'il cherchait des solutions pratiques; la *koïné* littéraire en est clairement une.

Nous constatons également que la conscience très marquée de la distinction entre catalan et occitan dans le *scriptorium* de Raymond est compatible avec une très ancienne confusion entre les

deux variantes romanes. L'intercompréhension immédiate entre les deux langues explique, d'un côté, l'emploi croisé des deux versions de la part de lecteurs ayant soit l'une soit l'autre comme langue maternelle et, de l'autre, la négligence des actes de copie qui incorporent partiellement les équivalences entre les deux langues. L'existence de codex qui présentent une langue hybride – le manuscrit *V* du *Félix* étant un cas extrême – nous révèle qu'au moment du passage du XIII<sup>e</sup> au XIV<sup>e</sup> siècle le mélange entre occitan et catalan, inadmissible dans une édition critique moderne, était un phénomène tolérable, ou en tous cas non perçu comme spécialement aberrant. La confusion *de facto* entre catalan et occitan dans la production et la divulgation de quelques œuvres lulliennes de la période 1274-1289 doit être comprise comme un effet secondaire – ou pervers – de la claire distinction de départ entre les deux langues que proposait Raymond Lulle. Au cours des siècles, la difficile clarté initiale s'est troublée à mesure que le même catalan des années 1280 était senti comme archaïque et confusément 'limousin', un terme qui, parmi certains écrivains catalans du XIX<sup>e</sup> siècle, évoque le songe d'une communauté occitano-catalane des origines.

## BIBLIOGRAPHIE

### Manuscrits cités

*Blaquerne* catalan :

Munich, Bayerische Staatsbibliothek, ms. Hisp. 67

*Blaquerne* français :

Berlin, Staatsbibliothek, ms. Fr. Phill. 1911

Paris, Bibliothèque Nationale, ms. franç. 24402

*Blaquerne* occitan :

*P* Paris, Bibliothèque Nationale, ms. esp. 478

*Blaquerne* latin :

Venise, Biblioteca Nazionale Marciana, ms. lat. lat. III, 193 [=2787]

« Livre de l'ami et de l'aimé » latin :

Venise, Biblioteca Nazionale Marciana, ms. lat. 200, clas. VI

« Livre de l'ami et de l'aimé » catalan :

*D* Palma de Majorque, Biblioteca Pública, ms. 1025

*Commencements de médecine* catalans :

Killiney, Dún Mhuire Franciscan Library, ms. B 95

*Doctrine d'enfant* occitane :

*M* Milan, Biblioteca Ambrosiana, ms. E. 4 Sup.

*O* Oxford, Bodleian Library, ms. Douce 162

*P* Paris, Bibliothèque Nationale, ms. fr. nouv. acq. 6504

*Q* Paris, Bibliothèque Nationale, ms. fr. nouv. acq. 6182

*Doctrine d'enfant* française :

Paris, Bibliothèque Nationale, ms. fr. 22933

*Doctrine d'enfant* latine :

Lyon, Bibliothèque Municipale, ms. 258

*Félix* catalan :

*A* Palma de Majorque, Societat Arqueològica Lul·liana, ms. 6

*B* Palma de Majorque, Societat Arqueològica Lul·liana, ms. 7

*C* Rome, Biblioteca Corsiniana, ms. II

*L* Londres, British Library, ms. Add. 16428

*M* Milan, Biblioteca Ambrosiana, ms. I. 34 Inf.

*S* Munich, Bayerische Staatsbibliothek, ms. Hisp. 51

- T* Munich, Bayerische Staatsbibliothek ms. Hisp. 69 (s. XVII)  
*Félix occitan* :  
*V* Vaticà, Biblioteca Apostolica, ms. Vat. lat. 9443  
*Félix français* :  
Paris, Bibliothèque Nationale, ms. fr. 189  
*Livre de contemplation en Dieu catalan* :  
Milan, Biblioteca Ambrosiana, mss. A. 268 inf. et D. 549 inf  
*Livre de contemplation en Dieu latin* :  
Paris, Bibliothèque Nationale, ms. lat. 3348A  
*Livre d'intention catalan et occitan* :  
Munich, Bayerische Staatsbibliothek, ms. Hisp. 61  
*Proverbes de Ramon catalans et occitans* :  
Munich, Bayerische Staatsbibliothek, ms Hisp. 59  
*Table générale catalane* :  
Palma de Majorque, Biblioteca Pública, ms. 1103

### Oeuvres lulliennes citées

- Arbre de science* : ORL 11-13, 1917-1926 ; OE 1 ; ROL 24-26, 2000.  
*Arbre de philosophie d'amour* : ORL 18, 1935: p. 67-227 ; Barcelona, Barcino, « Els Nostres Clàssics », 1980 ; MOG 6, 1737, = iii, p.159-224.  
*Art demonstrative* : MOG 3, 1722, p. 3-204 = Int. iii, 1-112 ; ORL 16, 1932 ; OS 1 : p. 273-519.  
*Art inventive* : MOG 5, 1729 : p. 1-211 = Int. i.  
*Astronomia nova* : ROL 17, 1989 : p. 63-218 ; NEORL 5, 2002.  
*Blaquerne* : *Llibre d'Evast e Blaquerne*, 4 vols., Salvador Galmés et Rosalia Guilleumas, eds., Barcelona, Barcino, « Els Nostres Clàssics », 1935-1954. Trad française : *Livre d'Evast et de Blaquerne*, Armand Llinarès, ed., Paris, PUF, 1970.  
*Cent noms de Dieu* : ORL 19, 1936 : p. 75-170.  
*Doctrine d'enfant* : Gret Schib, ed., Barcelona, Barcino, « Els Nostres Clàssics », 1971 ; Joan Santanach, ed., NEORL 7, 2005. Trad. française : Armand Llinarès, ed., Paris, Klincksieck, 1969. Trad. occitane : Maria Carla Marinoni ed., Milan, Edizioni Universitarie LED, 1997.  
*Félix* : Jeroni Rosselló, ed., *Obras de Ramón Lull* III, 1-2, 1903 ; Salvador Galmés ed., Barcelona, Barcino, « Els Nostres Clàssics », 1931-1934 ; Anthony Bonner, ed., OS 2 : p. 7-393.  
*Gentil* : OS 1 : p. 1057-1142 ; Anthony Bonner, ed., NEORL 2 , 1993 : p. 1-210.  
*Liber natalis* : ROL 7, 1975 : p. 19-73 ; OS 2 : p. 1277-1295.  
« Livre de l'ami et de l'aimé » : Albert Soler, ed., Barcelona, Barcino, « Els Nostres Clàssics », 1995.  
*Livre de l'orde de chevalerie* : Albert Soler, ed., Barcelona, Barcino, « Els Nostres Clàssics », 1988.  
*Livre des articles de la foi* : Antoni Joan Pons Pons, ed., NEORL 3, 1996 : p. 1-72.  
*MOG* : *Beati Raymundi Lulli doctoris illuminati et martyris Opera*, 8 vols. Mayence, 1721-1742.  
Reprint : Frankfurt, Minerva Verlag, 1965.  
*NEORL* : *Nova Edició de les Obres de Ramon Llull*, 7 vols., Palma de Majorque, Patronat Ramon Llull, 1990-2005.  
*OE* : *Obres Essencials de Ramon Llull*, 2 vols., Barcelone, Editorial Selecta, 1957-1960.  
*ORL* : *Obres Originals de Ramon Llull*, 21 vols., Palma de Majorque, 1906-1950.  
*OS* : *Obres Selectes de Ramon Llull*, Anthony Bonner, ed., 2 vols, Palma de Majorque, Editorial Moll, 1989.  
*Poésies* : ORL 19-20, 1936-1938 ; Josep Romeu i Figueras, ed., Barcelone, Enciclopèdia Catalana, 1988.  
*ROL* : *Raimundi Lulli Opera Latina*, 30 vols., *Corpus Christianorum. Continuatio Mediaevalis*, Tournholt, Brepols, 1957-2005.  
*Table générale* : ORL 16, 1932 : p. 295-522 ; ROL 27, 2002.  
*Tractatus compendiosus de articulis fidei catholicae* : ROL 19, 1993 : p. 457-504.  
*Vita coetanea* : ROL 8, 1980 : p. 259-309.

### Études citées

- Arnall 2002 : M. Josepa Arnall Juan, *El llibre manuscrit*, Barcelone, Edicions de la Universitat de Barcelona-Eumo Editorial.
- Badia 1983 : Lola Badia, *Poesia catalana del segle XIV. Edició i estudi del Cançoneret de Ripoll*, Barcelone, Quaderns Crema.
- Badia 1992 : Lola Badia, *Teoria i pràctica de la literatura en Ramon Llull*, Barcelone, Quaderns Crema, 1992.
- Badia 1995 : Lola Badia, « Ramon Llull : Autor i Personatge », *Aristotelica et Lulliana magistro doctissimo Charles H. Lohr septuagesimum annum feliciter agenti dedicata*, Fernando Domínguez, Ruedi Imbach, Theodor Pindl et Peter Walter, eds., Steenbrugge, Abbaye de S. Pierre, p. 355-375.
- Badia 2002 : Lola Badia, « The *Arbor scientiae* : A 'new' Encyclopedia in the thirteenth-century Occitan-Catalan Cultural Context », *Arbor Scientiae : der Baum des Wissens von Ramon Lull. Akten des Internationalen Kongresses aus Anlass des 40-jährigen Jubiläums des Raimundus-Lullus-Instituts der Universität Freiburg i. Br.*, Fernando Domínguez Reboiras, Pere Villalba Varneda et Peter Walter, eds., Turnhout, Brepols, p. 1-19.
- Bec 1977 : Pierre Bec, *La llengua occitana*, Barcelone, Edicions 62.
- Bec 1977a : Pierre Bec, *Anthologie de la prose occitane du Moyen Age*, vol. 1, Avignon, Aubanel.
- Bec 1987 : Pierre Bec, *Anthologie de la prose occitane du Moyen Age*, vol. 2, Valdariàs, Vent Terral.
- Bonner 1998 : Anthony Bonner, « Ramon Llull : autor, autoritat i il·luminat », *Actes de l'Onzè Col·loqui Internacional de Llengua i Literatura Catalanes (Palma 1998)*, Joan Mas i Vives, Joan Miralles i Monserrat et Pere Rosselló Bover, eds., I, Barcelone, Publicacions de l'Abadia de Montserrat, p. 35-60.
- Bonner 2002 : Anthony Bonner, « Notes per a la cronologia del cicle de l'Art demostrativa », *Studia Lulliana*, 42, p. 57-61.
- Brancaleone 2002 : David Brancaleone, *The Veneto Tradition of Ramon Llull's « Fèlix »* thèse de doctorat du Warburg Institute de l'Université de Londres.
- Brunel 1973 : Clovis Brunel, *Les plus anciennes chartes en langue provençale, recueil des pièces originales antérieures au XIIIe siècle*, Paris, Picard, 1926. Reprint : Genève, Slatkine.
- Cabré 1999 : Miriam Cabré, *Cerverí de Girona and his poetic traditions*, Londres, Tamesis.
- Careri 2001 : Maria Careri et al., *Album de manuscrits français du XIIIe siècle*, Rome, Viella.
- Carreras 2001 : Tomás et Joaquín Carreras y Artau, *Història de la filosofia espanyola. Filosofia cristiana del segle XIII al XV. Edició facsímil*, intr. Jaume Mensa, Jaume de Puig, Josep M. Ruiz Simon et Pere Lluís Font, 2 vols. Barcelone-Gerone : Institut d'Estudis Catalans-Diputació de Girona.
- Cifuentes 2002 : Lluís Cifuentes, *La ciència en català a l'Edat Mitjana i el Renaixement*, Barcelone-Palma de Majorque, Universitat de Barcelona-Universitat de les Illes Balears.
- Cingolani 2004 : Stefano Cingolani, « Historiografia als temps de Pere II i Alfons II (1276-1291). Edició i estudi de textos inèdits : 3 *Gesta Comitum Barchinonensium IV* », *Llengua & Literatura*, 15, p.7-30.
- Coll 1991 : Miquel Coll i Alentorn, *Historiografia*, Barcelone, Curial-Publicacions de l'Abadia de Montserrat.
- Colomer 1997 : Eusebi Colomer, *El pensament als Països catalans durant l'Edat Mitjana i el Renaixement*, Barcelone, Institut d'Estudis Catalans-Publicacions de l'Abadia de Montserrat, 1997.
- Colón 1978 : Germà Colón, « Llemosí i llengua d'oc a la Catalunya medieval » et « Català i occità, necessitat de llur estudi recíproc », *La llengua catalana en els seus textos*, Barcelone, Curial, I, p. 39-59 et p. 101-139.
- Compagna 1992 : Anna Maria Compagna Perrone, « Sulla diffusione del *Libre de meravelles* in Italia : il ms. di Venezia », *Atti del Convegno Internazionale Ramon Llull ; il lullismo internazionale, l'Italia. (Napoli 1989) = Annali dell'Istituto Universitario Orientale. Sezione Romanza*, XXXIV, 1, p. 69-103.
- Coronedi 1933 : P. H. Coronedi, « El Manoscritto Vatic. Lat. 9443 del *Felix* di Raimondo Lullo », *Archivum Romanicum*, 16, p. 411-432.
- Dando 1964 : Marcel Dando, « Deux traductions provençales partielles du *Libre de Doctrina pueril* de Raymond Lulle, associées à des remaniements de *la Somme le Roi* », *Romania*, 85, p. 17-48.

DBLLull: <http://orbita.bib.ub.es/llull/>

- De Bartholomaeis 1902 : Vincenzo De Bartholomaeis, « Il testo provenzale del Libre de la Doctrina pueril », *Rendiconti della Reale Accademia dei Lincei. Classe di scienze morali, storiche e filologiche*, série 5, vol. 9, p. 448-463.
- Ermengaud 1981 : Marfre Ermengaud, *Breviari d'amor. Manuscrito valenciano del siglo XV*, 2 vols., Antoni Ferrando, ed., València, Vicent Garcia.
- Folena 1991 : Gianfranco Folena, *Volgarizzare e tradurre*, Torino, Einaudi.
- Galmés 1935-1954 : *Blaquerna*.
- Hillgarth 1998 : J.N. Hillgarth, *Ramon Lull and Lullism in Fourteenth-Century France* Oxford, Clarendon Press, 1971. Version catalane : *Ramon Llull i el naixement del lul·lisme*, Barcelone, Curial-Publicacions de l'Abadia de Montserrat.
- Hillgarth 1981-1983 : J.N. Hillgarth, « Raymond Lulle et l'utopie », *Estudios Lulianos*, 25, p. 175-185.
- Hillgarth 2001 : J.N. Hillgarth, *Diplomatari lul·lià : documents relatius a Ramon Llull i a la seva família*, Barcelone-Palma de Majorque, Universitat de Barcelona-Universitat de les Illes Balears.
- Hughes 2001 : Robert Hughes, « Deification/Hominification and the Doctrine of Intentions : Internal Christological Evidence for Re-dating *Cent noms de Déu* », *Studia Lulliana*, 41, p. 111-115.
- Lazzerini 1971 : Lucia Lazzerini, « *Per latinus grossos...Studio sui sermoni mescidati* », *Studi di Filologia Italiana*, 29, p. 219-339.
- Llinarès 1969 : *Doctrina pueril*, trad. française.
- Llinarès 1970 : *Blaquerna*, trad. française.
- Llinarès 1974 : Armand Llinarès, « Les versions provençales de la *Doctrina pueril* de Raymond Lulle », *Actes du 5e Congrès International de langue & littérature d'oc et d'études franco-provençales (Nice 1967)*, G. Moignet et R. Lassalle, eds., Unité d'Enseignement & de Recherche sur les Civilisations-Centre d'Études de Romanistique (Publications de la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines de Nice, 13), p. 438-443.
- Llinarès 1987 : Armand Llinarès, « Raymond Lulle à Montpellier. La refonte du 'Grand Art' », *Raymond Lulle et le Pays d'Oc = Cahiers de Fanjeaux*, 22, p. 17-32.
- Metzeltin 1974 : Michael Metzeltin, *Die Sprache der ältesten Fassungen des Libre de Amich e Amat. Untersuchungen zur kontrastiven Graphetik, Phonetik und Morphologie des Katalanischen und Provenzalischen*, Berna-Frankfurt, Lang.
- Marinoni 1997 : *Doctrina pueril*, trad. occitana.
- Marshall 1972 : J.H. Marshall, *The « Razos de trobar » of Raimon Vidal and Associated Texts*, Londres, Oxford University Press.
- Martin&Vezin 1990 : *Mise en page du livre manuscrit*, Henri-Jean Martin et Jean Vezin, dirs., Paris, Éditions du Cercle de la Librairie-Promodis.
- Mushacke 1884 : Wilhelm Mushacke, *Geschichtliche Entwicklung der Mundart von Montpellier*, Heilbronn, Verlag von Gebr. Henninger.
- Nadal&Prats 1982 : Josep M. Nadal et Modest Prats, *Història de la llengua catalana, 1, Dels inicis al segle XV*, Barcelone, Edicions 62, p. 302-356.
- Perarnau 1982-1986 : Josep Perarnau, *Els manuscrits lul·lians medievals de la Bayerische Staatsbibliothek de Munich*, 2 vols., Barcelone, Facultat de Teologia de Catalunya.
- Perarnau 1983 : Josep Perarnau i Espelt, « Consideracions diacròniques entorn dels manuscrits lul·lians medievals de la Bayerische Staatsbibliothek de Munich », *Arxiu de Textos Catalans Antics*, 2, p.123-169.
- Perarnau 1985 : Josep Perarnau i Espelt, « La traducció castellana medieval del *Llibre de meravelles* de Ramon Llull », *Arxiu de Textos Catalans Antics*, 4, p. 7-60.
- Perarnau 2002 : Josep Perarnau i Espelt, « La còpia manuscrita medieval de les tres lletres de Ramon Llull demanant al rei, a un prelat de França i a l'Estudi de París l'establiment d'escoles de llengües (Clarmont-Ferrand, BMI, ms. 96) », *Arxiu de Textos Catalans Antics*, 21, p. 123-218.
- Philipp-Sattel 1998 : Sabine Philipp-Sattel, « Les tradicions textuals en el pas del català a l'escriptura. L'exemple de la historiografia », *Actes de l'XI<sup>e</sup> Col·loqui Internacional de L'AILLC (Mallorca 1997)*, I, Barcelone, Publicacions de l'Abadia de Montserrat, p. 201-225.

- Pring-Mill 1991 : Robert Pring-Mill, *Estudis sobre Ramon Llull*, Barcelone, Curial-Publicacions de l'Abadia de Montserrat.
- Pujol 1991 : Josep M. Pujol, 'Sens' i 'conjointure' del 'Llibre del rei En Jaume', thèse de doctorat, Universitat de Tarragone, Département de Philologie Catalane.
- Riquer 1964 : *Història de la literatura catalana*, I, Barcelone, Ariel.
- Romeu 1988 : *Poésies*.
- Rossich 2002 : Albert Rossich, « Alternança de llengües en Cerverí de Girona », Mariàngela Vilallonga et David Prats, eds., *Estudi General*, 22 = *Miscel·lània d'homenatge a Modest Prats*, II, p.13-39.
- Rubió 1987 : Jordi Rubió i Balaguer, *Historia i historiografia = Obres Completes de J. Rubió i Balaguer* VI, Barcelone, Publicacions de l'Abadia de Montserrat.
- Ruggieri 1962 : Ruggero M. Ruggieri, « Origine, struttura, caratteri del francoveneto », *Saggi di linguistica italiana e italo romanza*, Firenze, Olschki, p. 159-168.
- Ruiz Simon 1986 : Josep M. Ruiz Simon, « De la naturalesa com a mescla a l'art de mesclar (sobre la fonamentació cosmològica de les arts lul·lianes) », *Randa*, 19, p. 69-99.
- Ruiz Simon 1999 : Josep Maria Ruiz Simon, *L'Art de Ramon Llull i la teoria escolàstica de la ciència*, Barcelone, Quaderns Crema.
- Ruiz Simon (sous presse), Josep Maria Ruiz Simon, « L'obra de Déu i el descans de l'home en la teoria de la creació de Ramon Llull », *Actes de les Jornades d'Estudis Lul·lians. Ramon Llull al segle XXI*, Palma de Majorque.
- Santanach 2004 : Joan Santanach i Suñol, « De traduccions lul·lianes i edicions incunables : a propòsit de *Le trésor des humains* », *Randa*, 53 = *Homenatge a Miquel Batllori*, 6, p. 5-16.
- Santanach (sous presse) : Joan Santanach i Suñol, « Manuscrits, còpies i traduccions. Ramon Llull i la transmissió de la *Doctrina pueril* », *Actes de les Jornades d'Estudis Lul·lians. Ramon Llull al segle XXI*, Palma de Majorque.
- Schib 1969 : Gret Schib, *La traduction française du « Livre de meravelles » de Ramon Llull*, thèse de doctorat de la Faculté de Philosophie et Histoire de l'Université de Bâle, Schaffhausen, BOLLIBÖCHERER.
- Schib 1972 : Gret Schib, « *Le trésor des humains*. Incunable contenant la traduction française de la *Doctrina pueril* de Ramon Llull », *Romania*, 93, p. 113-123.
- Signorini 1995 : Maddalena Signorini, « Il copista di testi volgari (secoli X-XIII). Un primo sondaggio delle fonti », *Scrittura e civiltà*, 19, p. 123-197.
- Soler 1991 : Albert Soler, « Encara sobre la data del *Blaquerna* », *Studia Lulliana*, 31, p. 113-123.
- Soler 1992 : Albert Soler, « El *Liber super Psalmum Quicumque* de Ramon Llull i l'opció pels tàrtars », *Studia Lulliana*, 32 1992, p. 3-19.
- Soler 1993 : Albert Soler, « Ramon Llull and Peter of Limoges », *Traditio*, 48, p. 93-105.
- Soler 1994 : Albert Soler, « *Vadunt plus inter sarracenos et tartaros* : Ramon Llull i Venècia », *Intel·lectuals i escriptors a la baixa Edat Mitjana*, Lola Badia et Albert Soler eds., Barcelone, Curial-Publicacions de l'Abadia de Montserrat, p. 49-68.
- Soler 1995 : *Llibre d'amic e amat*.
- Soler 1995a : Albert Soler, « Joan Bonllavi, lul·lista i editor eximi », *Estudis de Llengua i Literatura Catalanes*, 31 = *Miscel·lània Germà Colón*, 4, Barcelone, Publicacions de l'Abadia de Montserrat, p. 125-150.
- Soler 1998 : Albert Soler, « Espiritualitat i cultura : els laics i l'accés al saber a final del segle XIII a la Corona d'Aragó », *Studia Lulliana*, 38, p. 3-4.
- Soler 2004 : Albert Soler, « L'escriptura de Guillem Pagès, copista de manuscrits lul·lians », *Studia Lulliana*, 44, xx-xx.
- Soler 2005 : Albert Soler, « Difondre i conservar la pròpia obra : Ramon Llull i el manuscrit lat. paris. 3348A », *Randa*, 54 = *Homenatge a Miquel Batllori*, 7, p. 5-29.
- Soler (sous presse) : Albert Soler, « Editing texts with a multilingual tradition: the case of Ramon Llull », *Variants (First European Society of Textual Scholarship)*, International Conference, Alacant 2004.
- Soler (sous presse a) : Albert Soler, « Els manuscrits lul·lians copiats per Guillem Pagès (1280-1301) », *Arxiu de Textos Catalans Antics*, 24.

- Tenge-Wolf, 2003 : Tenge-Wolf, Viola, « The textual tradition of the *Tabula generalis* : from Ramon Llull to the critical edition in *ROL 27* », *Studia Lulliana*, 43, p. 39-56.
- Tarré 1941 : José Tarré, « Los códices lulianos de la Biblioteca Nacional de París », *Analecta Sacra Tarraconensia*, 14, p. 155-182.
- Zorzi 1954 : Diego Zorzi, « Un frammento provenzale della *Doctrina pueril* di Raimondo Lull », *Aevum*, 28, p. 345-349.